



star
wax

DJ's lifestyle magazine



Bars

Pick Clops - 16, rue Vieille du Temple
 Lizard Lounge - 18, rue du Bourg Tibourg
 Stolly's - 16, rue de la Cloche-Perce
 Au petit fer à cheval - 30, rue Vieille du Temple
 Baroc' Café - 37, rue du Roi de Sicile
 Panfoulia - 7, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie
 L'Etoile Manquante - 34, rue Vieille du Temple
 Okawa - 40, rue Vieille du Temple
 Klein Holland - 36, rue du Roi de Sicile
 Café du Marché - 53, rue Vieille du Temple
 Yono Bar - 37, rue Vieille du Temple

Boutiques

LEE - 23, rue des Rosiers
 Bubble wood - 4, rue Elvénir
 0044 Marais - 16, rue du Bourg-Tibourg
 Zazen - 30, rue du Roi de Sicile
 Tabio - 15, rue Vieille du Temple
 @rmo - 37, rue du Roi de Sicile
 Rock & Roll Voltage - 23, rue du roi de Sicile
 Moto 777 - 52, rue du Roi de Sicile
 Dom - 21, rue Ste-Croix de la Bretonnerie

www.grrrrr-blockparty.com



Original Music Shirt

**DES OOHOO RETROUVEZ
 TERRASSA LIMITED
 @ BATACLAN**

LINE-UP SECRET

Infos et places disponibles
 sur www.grrrrr-blockparty.com

Sommaire - Edité par les membres du bureau

03	EDITO	04	NEWS	05	SHOPPING	06	CRASH DISC VIDÉO
08	DJ B-SO	10	MIKE RELM	14	VJS FRANETH & URBRAIN		
18	VIKTOR FURIANI	22	TRANSFORMA	26	DIFRAACT		
30	ARMEN DJERRAHIAN	34	MARTIN MEISSONNIER				
38	MATOS : VIXID VJX 16-4	40	X MAKEENA				
44	ANTIPOP CONSORTIUM	46	RARE WAX				
48	CHRONIQUES	52	KUTIMAN				

Voilà bientôt un siècle que l'homme entre inexorablement dans la société de l'image. Un terme parfois galvaudé mais qui reflète tout de même une réalité. Aujourd'hui les écrans vidéos remplacent les panneaux d'affichages dans les lieux publics. À une première génération élevée devant la télévision en ont succédé d'autres, biberonnées aux jeux vidéo et à internet. Comme l'avait prévu André Breton, à l'avenir l'homme n'aura plus besoin d'être (danser, vibrer, partager), mais simplement de regarder. Nous ne serons plus des vivants mais des voyants. Des spectateurs plutôt que des acteurs.

L'omniprésence de l'image n'épargne aucun domaine de création, et sûrement pas la musique. À l'époque de l'apparition de MTV et de la généralisation du clip vidéo, les Buggles chantaient « Vidéo killed the radio star ». Si les clips vidéo n'ont pas littéralement tué les musiciens, force est de constater que la notoriété d'un artiste s'acquiert de plus en plus par l'image plutôt que par la seule qualité intrinsèque de sa musique. Par l'image au sens large : les clips vidéo bien sûr, mais également les prestations scéniques qui se doivent de plus en plus d'être des spectacles globaux, aussi bien dans la musique mainstream que dans l'underground. Un nombre croissant d'artistes soignent autant l'aspect visuel que musical de leur travail. Que celui qui ne s'est jamais assoupi devant un virtuose du laptop leur jette la première pierre...

Qu'elles soient lives ou non, narratives ou purement illustratives, créées de toute pièce pour un artiste, sur écran ou en volume, les vidéos sont désormais incontournables dans le domaine de la musique. Malgré tout, la notion d'univers visuel est encore floue dans la culture Djs. Loin de prétendre d'être exhaustif tant cette culture est diverse, Star Wax s'est intéressé pour ce numéro spécial Image Vs Audio, aux Vjs, vidéastes, visiciens ou vidéo performers, peu importe la façon dont vous les appelez. Des artistes encore méconnus avec des pratiques et un rapport à la musique très variés qui sont indéniablement les mieux placés pour nous éclairer sur les rapports entre musique et images.

Avec la participation de Sullivan Joris.

Visionsonic 2/ Vjs event

Performances vidéos, spectacles, concerts, rencontres et ateliers se dérouleront sur trois jours à Créteil (94000), au Centre Madeleine Rebérioux, mais aussi à Le Cube (Issy-les-Moulineaux). Des navettes depuis Paris seront mises en place. Plus d'informations www.visionsonic.net.
 Programmation : Jeudi 29 Octobre - L'Odyssée de Rick le Cube, RVB en Alpha. Vendredi 30 Octobre - D-Fuse, CHDH, RYBN, Tasman Richardson, VJ Meat, Ouananiche, Etienne De France, NTH Synthesis et AAVV. Samedi 31 Octobre: Servovalve, Transforma, Temporary Temple, The Incredible Hexadecibel, OrigamiBiro & The Joy of Box, Nohista, Manuel Reynaud, Thomas Toussaint au Centre Madeleine Rebérioux. Puis Samedi 31 Octobre à Le Cube : Ratsi, Pierre Mersadier et Sati.

Riddim Collision 11

Cette année, le Riddim Collision se tiendra du 1er au 3 octobre 2009 à Lyon. A cette occasion le collectif Jarring Effects investit le Marché de Gros, agrandi sa jauge (2 scènes / 3 000 personnes), et propose 3 soirées aux esthétiques différentes et complémentaires. Cette 11ème édition sera l'occasion de découvrir l'homme orchestre Pierre Bastien, le duo électro Pan Sonic, la troupe Von Magnet, le sound system suisse d'OBf avec Dub Machinist, I tist, Stand High crew ainsi que les mythiques Alba Shanti I et Martin Campbell. La scène 2 sera plus moderne avec High Tone, Mungo's Hi Fi, Disrupt, ou Rico VS Twelve pour un mix dubstep. La clôture du festival, le samedi, placée sous le signe de l'électro et du hip hop : Si-Begg, Pole, Likhan, 2nd Gen, Ben Sharpa, Bleubird, K the i?....

"Pierre Feuille Ciseaux"

Pierre Feuille Ciseaux est un événement autour d'une certaine forme de bande dessinée qui aura lieu à La Saline Royale d'Arc et Senans (25) du 12 au 18 octobre 2009, en deux temps : le laboratoire du lundi 12 au vendredi 16, avec pas loin d'une trentaine d'auteurs de bande dessinée, parmi les plus talentueux, progressistes et reconnus du moment et les samedi 17 et dimanche 18 octobre avec, outre la présence des auteurs, des ateliers, rencontres, expositions, projections, concerts... More : www.pierrefeuilleciseaux.com

Movida Corona

La finale française de la 9ème édition de la compétition de Djs amateur de house Movida Corona aura lieu au Show Case, à Paris le 13 novembre. www.movidacorona.com

ShapeWLB

Le fabricant canadien d'accessoires professionnels pour les caméras recherche un distributeur français. Plus d'infos : www.shapewlb.com

67ème CIDISC

La 67ème de l'édition de la Convention Internationale Des Disques De Collection se déroulera les 10 & 11 Octobre toujours à L'Espace Champerret : rue Jean Ostreicher 75017 Paris.

Mix Moove

Le MixMoove est de retour à Paris les 30 et 31 octobre 2009 à l'espace Barbara Goutte D'Or dans le 18ème. L'entrée sera libre et Star wax sera présent parmi les exposants.

Q-Bert au 10 ans de Prolifik School

Le label Amiénois fête dignement ses 10 ans à la Lune des Pirates le mardi 10 novembre avec DJ Q-Bert + Lexicon et une fermeture exceptionnelle à 3h du mat' avec en parallèle 15 Dj's qui vont se succéder derrière les platines dans l'espace bar de la Lune des Pirates. Infos : <http://www.lalune.net/>

Scratch Bandit Crew au Hangar

Le vendredi 25 septembre sera l'occasion de découvrir en live une prestation du collectif lyonnais de turntablists. Cette performance trop rare sera précédée des quatre beatboxeurs formant UnderKontrol. Une date à ne pas rater. Le Hangar : 3 rue Raspail à Ivry Sur Seine. (94) www.lehangar94.fr

Livre / « Dj et Techniques du Mix »

Thierry Demougis est un musicien acoustique qui s'intéresse à la MAO et à la création numérique depuis de nombreuses années. Il fait honneur à ces techniques et plus particulièrement au Djing en réalisant un ouvrage complet (chronique et extraits sur www.starwaxmag.com). Éditions Micro Application.

Pioneer Pro Dj / Open Afterwork

Lundi 21 septembre de 16h à 20h30, Pioneer organise son « Open Afterwork » pour faire découvrir au grand public, aux initiés et aux amateurs de mix, les toutes dernières nouveautés Pioneer Pro Dj. Rendez vous au Djoon : 22-24 bld Vincent Auriol - Paris 75013.

Film / « Talking Woodstock »

Pour prolonger la période des festivals d'été, James Schamus, le producteur de "Hôtel Woodstock" (d'après le roman d'Elliot Tiber), a écrit avec Tom Monte "Talking Woodstock: A True Story of a Riot, A Concert, and A Life" inspiré de l'histoire du célèbre festival qui sortira au cinéma le 23 septembre.

Qwartz Awards 2010

La prochaine édition des Qwartz Awards se déroulera le 2 avril 2010, toujours au Cirque d'hiver de Paris. Les inscriptions sont ouvertes aux artistes et labels indépendants. Infos : www.qwartz.org

Également dans les bacs

Redbong enchaîne avec un nouvel album. Les Canadiens Chroméo sont de retour pour un nouvel essai studio. Crown City Rockers, Aufgang, Jamie Jones, J Rawls et John Robinson, Woolfly, Willie Isz et M.O.P également. Budshot sort l'excellent maxi « Robot » avec KRS1, Toddla-T et Radio Slave mixent respectivement les volumes 47 et 48 des Fabric Live. Soul-Jazz records sort une compile de blackexploitation en deux Cds, «Can You Dig It? The Music and Politics of Black Action Films 1969-75 ».



01 NATIVE INSTRUMENTS / AUDIO DJ 2 : interface hardware ultra compact 4-channel USB 2.0 audio pour utiliser le logiciel Traktor avec ou sans mixer. 99euros. Info : www.native-instruments.com/audio2dj. 02 ABSOLUT / NO LABEL : Série limitée sans étiquettes de la célèbre marque de vodka Absolut. L'épure totale. Sans commentaire. Environ 20 euros. 03 SALADIER EN VINYLE : Donnez une seconde vie à vos vinyles en les recyclant en saladiers, bracelets... Idées écolos de produits disponibles sur www.eco-artware.com 04 LIVRES / LA VIDÉO NUMÉRIQUE : Ouvrage dédié à la vidéo numérique qui vous accompagnera depuis le tournage jusqu'à la diffusion sur Internet... Infos : 25 euros. www.ma-editions.com 05 LIVRE / NTM « ONT EST ENCORE LÀ » : Le photographe Richard Aujard nous livre des clichés de la dernière tournée des NTM, plus quelques archives. 34 euros en format A3 aux Éditions Marque-Pages. 06 DECKSAVER : Domez tranquille, l'incassable Decksaver protège votre mixer et players cd préférés. De 43€ à 69€ TTC info : www.mhdiffusion.com 07 CHAPEAU / EK : nouveau Modèle «Turn up» de la marque New Era, inspiré des chapeaux vintage. Prix : 45 €, info : www.neweracap.com 08 TEE SHIRT TIEMOKO : Le rappeur Tiemoko, propose désormais son dernier album "Mokostyle" avec un tee-shirt. Disponible à la Fnac des halles et au concept store Luv : 68 rue Jean-Jacques Rousseau, Paris. www.morelulv.com

WWW.TEMPLEOFDEEJAYS.COM



MUSIC, CLOTHES & DEE JAY'S STUFF

ARRÊT SUR IMAGE : CRASH DISC EST UNE VIDEO, DISPONIBLE SUR LE WEB (LIEN : WWW.MYSPACE.COM/ABERRATIONCHROMATIQUE), RENDANT HOMMAGE AU VINYLE. LE COTÉ AMATEUR ET BRUT DE CETTE JOYEUSE RENCONTRE ENTRE LES ARTS DE RUE, LA WAX ET LE DIGITAL NOUS A INTERPELLÉ.



VIDEO CRASH DISC

Crash Disc est une vidéo ficelée de toute pièce par Sylvestre alias Aberration Chromatique, un touche à tout passionné de musique. Il décide de faire modestement une vidéo dont le sujet principal serait le vinyle, afin de faire monter le buzz à l'occasion de sa première sortie audio "Free Drive" disponible uniquement en digital. Sylvestre appartenant au monde du cirque fait naturellement appel à ses amis afin de rendre la vidéo plus spectaculaire. Ajoutez à cela la participation de Frankstyle, qui, à l'instar de ce qu'il a l'habitude de faire en Dancing Football, fait jongler les vinyles avec ses pieds, cela donne selon lui la vidéo qui aurait pu devenir la star de l'été sur Dailymotion...

Entretien avec Aberration Chromatique, un artiste qui apprécie la beauté et le grain du vinyle au point de mettre des scratches dans le générique de fin de sa vidéo alors que curieusement il n'utilise jamais de disques vinyles. Une rencontre entre organique et digital.

Quand et comment Sylvestre est-il devenu Aberration Chromatique ?

La transmutation a eu lieu fin 2007. Je n'avais plus de groupe depuis quelques temps et j'ai décidé de monter un projet solo avec un nom impactant, reliant mon passé scientifique à la couleur musicale distordue de mes productions.

Quelle est ton lien avec l'univers du cirque ?

Je suis artiste de cirque, jongleur de spécialité, et je donne des cours dans une école de cirque. C'est avant tout une passion qui s'est transformée au cours des années en profession, et cela pour mon plus grand plaisir. Il m'arrive de concilier musique et cirque en composant pour des spectacles ou des projets vidéos.

Quand as-tu eu l'idée de la vidéo Crash Disc ?

J'ai beau ne pas utiliser de 33 tours, je n'en reste pas moins fasciné par toute la symbolique qu'ils véhiculent encore. Le prétexte était alors tout trouvé pour inviter mes potes artistes à transposer leurs techniques autour de cet objet mythique! Le défi était lancé...

Avais-tu travaillé d'autres projets vidéos avant Crash Disc ?

Oui, j'ai eu l'occasion de m'éclater sur plusieurs projets vidéos et notamment sur la production d'un DVD de jonglerie. L'édition vidéo n'est pour moi pas si éloignée que ça de ma démarche de production musicale, car elle m'inscrit dans une même recherche de rythmes, de breaks, de boucles et de séquençage.

Selon toi est-ce l'image (vidéo, décors, etc..) ou l'audio qui hypnotise le plus le public ?

Dans Crash Disc, ce ne sont sûrement pas les décors qui ont été mis en avant, car le travail reste très amateur, filmé en fonction des disponibilités de chacun, de la météo et sans aucun budget. L'idée n'était pas vraiment d'hypnotiser mais de partager un bon délire énergétique!

Penses-tu que les Vjs et Djs ne feront qu'un dans le futur ?

C'est effectivement une possibilité, d'autant que la technologie est de plus en plus intégrée dans les solutions qu'elle propose dans l'utilisation de l'image et du son. J'espère cependant que cette perspective ne découragera pas les initiatives de productions collectives, souvent plus riches.

Ne penses-tu pas que tout cet aspect scénique lié à l'image, incite le public à se focaliser sur le show plutôt que de se libérer et danser ?

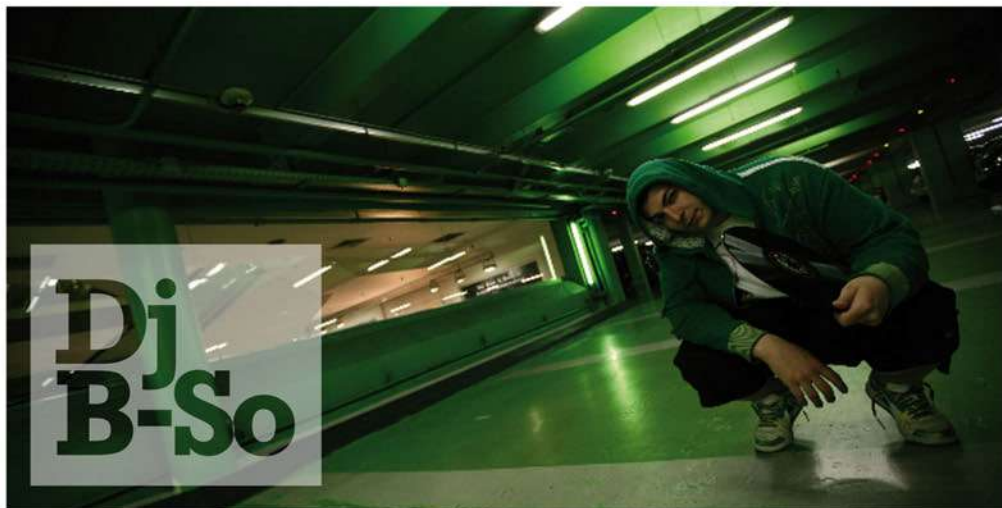
À chaque artiste de savoir ce qu'il veut partager avec son public. Je suis personnellement sensible aux dispositifs scéniques, qui produisent pour moi des univers et génèrent des émotions. Le vrai pari est de trouver la cohérence entre l'image et le son!

Des projets ?

Oui ! Sortir officiellement quelques autres titres, jouer en live, composer et filmer. Tout un programme!

SHAPE WLB
Conception-Fabrication
Accessoires Caméra
Made in Canada
www.shapewlb.com

DJ B-SO FAIT PARTIE DE LA DERNIÈRE GÉNÉRATION DE DJ'S QUI ONT DÉBUTÉ AVEC LE DIGITAL. D'ORIGINE STÉPHANOISE, IL RESTE TOUT DE MÊME ACCRO AU FORMAT VINYLE ET AU SCRATCH. SA PARTICULARITÉ EST DE COMBINER VIDÉO CLIPS ET REMIXES AUDIOS OU S'ENTRECHOQUENT ÉLECTRO ET ACCAPÉLAS HIP-HOP OU R&B.



Pourquoi Dj B-so ?

Alors en fait B-so c'est venu quand j'ai commencé le scratch, c'est un pote qui m'a baptisé ainsi ! Selon lui « B » ça vient de mon prénom Brice et « so » c'est parce que je squattais « trop » les platines...

Tu as débuté en tant que Dj house. Pourquoi ?

En fait, depuis tout petit, j'ai toujours aimé la musique. Ma tante avait une radio à Saint-Étienne ma ville natale, j'ai grandi dans des univers musicaux très variés. De la musique classique au hardcore, j'ai pu avoir une multitude de sons très différents à portée d'oreilles. Mais j'avais un penchant pour le hip-hop et tous les sons « urbains ». J'ai découvert le mix lors de mes premières sorties, vers 15/16 ans, en observant les Dj's. C'était en plein boom de la French Touch ! J'adorais ces sons ! Du coup c'est la house qui m'a amené à prendre les platines. J'ai pu apprendre à caler et commencer à faire des petites soirées !

Par la suite tu as délaissé ce genre de musique pour le hip-hop puis finalement revenir vers la house musique...

2 ans après avoir commencé le mix je n'avais jamais vu de Dj scratcher en live à côté de moi. C'était toujours en concert ou en vidéo. Un après-midi dans un magasin de disque j'ai vu une démonstration de Dj Poska, et là mon cerveau a fait un demi-tour et je me suis directement intéressé au hip-hop et au turntablism ! Je me suis donc mis au scratch et à la technique. Ça m'a amené petit à petit à mixer hip-hop. J'ai découvert les party breaks, les break beats ! Et tout cet esprit du deejaying où l'on s'échange des phases de scratch et on délire !

J'ai continué mon chemin dans le hip-hop et c'est à mon arrivée à Montpellier que j'ai commencé à faire un peu parler de moi via des émissions de radio, des soirées, des scènes, des collaborations, etc... Mais j'avais toujours mes anciens disques, du coup je mélangeais déjà acapellas hip-hop et beats house électro ! Et je scratchais régulièrement sur des sets de dj's électro ou drum'n'bass. Toutes ces expériences m'ont amenées à mélanger tout ça pour faire quelque chose d'un peu plus personnel qu'un Dj set traditionnel ! D'ailleurs c'est ce que j'essaie de faire ressortir via mes prods, le mélange électro hip-hop !

Ton concept live est basé sur des remix audio, mais pourquoi ne remixes-tu pas également les vidéos ?

Comme je suis sur vinyle grâce au vidéo sl de Rane Serato c'est vraiment comme du mix traditionnel pour moi. Pour l'instant je fais des bootlegs et party breaks audios, puis je les monte avec les clips qui correspondent ! Au final en live c'est comme un dj set mais avec en plus tous les clips qui correspondent au son puis des scratches vidéos ! L'impact est d'autant plus fort. J'ai plein d'idées, ce genre de projet se travaille sur du long terme. J'ai fait le plus gros maintenant il va falloir que je peaufine !

Que penses-tu du larsen vidéo ?

On peut faire des images très intéressantes, je n'ai jamais essayé, je vais m'y pencher !

Selon toi, c'est la vidéo ou l'audio qui hypnotise le plus le public ?

Je pense que l'audio prime dans un premier temps pour donner le rythme et l'ambiance et que la vidéo complète l'effet et permet d'aller plus loin avec le public. Cela dépend aussi de l'endroit et des installations, c'est très important pour avoir un rendu optimal !

Ne penses-tu pas que tout cet aspect scénique lie à la vidéo incite les clubbers à se focaliser sur le show plutôt que de se libérer et danser ?

Je pense que c'est là l'intérêt, d'inciter les clubbers à se focaliser sur le show pour justement leur communiquer l'envie de se lâcher via des éléments fédérateurs, comme des clips mythiques qui rappellent des souvenirs. Cela permet d'aller plus loin dans la communion festive !

On connaît bien l'univers visuel du hip-hop (certes pas toujours respectable) alors que celui de la grande famille des musiques électro semble être beaucoup moins codifié. Pourquoi ?

Je pense que cela peut s'expliquer par le fait qu'au départ le hip-hop reflète un mouvement plus que de la musique avec le break, le graffiti, le scratch, etc... cela donne de la matière ! Et puis c'est une musique revendicatrice c'est à base de codes ! Les artistes électro sont plus sobres en général et de ce fait il n'y a pas vraiment de codes visuels établis

Ta biographie dit que tu as collaboré à la réalisation de spots publicitaires pour la télévision et le web en France et à l'étranger. Pour qui as-tu travaillé et comment s'est déroulé le processus de réalisation ? Ont-ils choisi la musique parmi des productions proposées ou as-tu travaillé sur l'image ?

C'était avec Poolpo qui fait du beatbox. Il a été sollicité par Microsoft pour une pub web et par Vodafone pour deux spots Tv au Portugal. J'ai participé aux montages audios. On a choisi les beatbox que devait faire Poolpo puis on a enregistré en studio et le tournage s'est fait ensuite, c'était très sympa !

Penses-tu que les Vjs et les Djs ne feront qu'un dans le futur ?

Oui je pense que c'est l'avenir. D'ailleurs c'est ce que je suis ! Un VDj « vidéo disc jockey » !

Des projets ?

Mon installation à Paris en septembre ! La préparation d'une vidéo tape, des prods et des dates !

CRÉATEURS & MUSICIENS DJ & PRODUCTEURS

2 jours pour découvrir, tout apprendre et se perfectionner

30 & 31
Octobre
2009

MIX
MOVE
SESSIONS

Conférences
Masterclass
Ateliers studio
Ateliers DJ
Classroom MAO
Village marques
Demos individuelles
Ressources
Concerts
Jam session

Autoproduction / Prise de son / Sonorisation
Instruments virtuels / Séquenceurs / Mix DJ
MAO sur scène / Guitare et informatique
Synthés modulaires / Batterie électronique

...

Photo : PE. Rastoin

ENTRÉE GRATUITE - Inscriptions/infos
www.mixmove-sessions.com

centre
musical
Barbara
Fléury Goutte d'Or
Etablissement de la Ville de Paris

Centre musical
Fléury-Goutte d'Or Barbara
1 rue Fleury - 75018 Paris
Métro : Barbès-Rochecouart

ifm star wex TSUG technopol SONO
GUITAR KR home-studio 18 MAIRIE DE PARIS

MIKE RELM



MIKE RELM EST ORIGINAIRE DE SAN FRANCISCO. DJ DE BATTLES (CHAMPION ITF USA EN 1999), PRODUCTEUR POUR DEL THE FUNKY HOMOSAPIEN OU LYRICS BORN ET ÉTUDIANT EN CINÉMA, IL COMBINE Désormais toutes ses passions en mixant et scratchant des vidéos en temps réel. Un show complet dont il a tiré un DVD, « CLOWN ALLEY », sorti l'année dernière.

Que peut-on espérer d'une performance live de Mike Relm ?

Plein de sons exclusifs et des visuels dont vous n'auriez jamais pensé qu'ils iraient ensemble mais qui forment une combinaison qui fonctionne bien dans mon univers.

Peux-tu nous décrire ton évolution depuis tes débuts en tant que turntablist jusqu'au producteur et performeur que tu es devenu ?

J'ai commencé comme un Dj classique. Je voulais juste faire des soirées dans des clubs. Ça m'a assez vite ennuyé alors j'ai commencé à explorer les autres facettes du Djing. Tu peux être un Dj de club, un Dj radio, un Dj plutôt mixtape ou battle... Quand j'ai découvert les battles, je me suis dit "Qu'est-ce que c'est que ce truc ?". C'était fou. J'avais l'habitude de mixer trois heures et de transporter quatre ou cinq caisses de disques... Et là, tu fais une battle, ça dure cinq minutes. C'est comme un sprint. Un sprint alors qu'avant je faisais du marathon. J'aime le fait que ça ait un énorme impact, que ça n'arrête pas de bouger. Dans un club, c'est pas le Dj que tu regardes en premier. Or, pour moi, le Dj devrait toujours être le centre d'intérêt. C'est une discipline artistique tellement géniale.

Donc toi ce qui t'intéressait c'était de faire progresser le Djing ?

Oui. Et c'était incroyable de voir ce que les gens faisaient avec des platines. Je sais pas comment expliquer ce sentiment mais je veux le partager pour que d'autres gens ressentent la même chose ou se disent en me voyant "wow, j'ai jamais vu un truc comme ça", même s'ils ont déjà vu d'autres Dj de battles, d'autres gars en train de scratcher... Je veux que les gens disent : "Ouai, Mike est différent, il est unique, tu dois aller voir ça".

Est-ce que ça vient de la mentalité hip-hop, des battles ?

Je pense que oui. La mentalité hip-hop est vraiment basée sur la compétition... Les battles Dj, Mc, tout était de la compétition. C'était plutôt non violent mais c'était toujours compétitif. Et je pense que c'est plutôt sain pour n'importe quelle forme d'art parce que si personne n'avait voulu se mesurer les uns aux autres on ne serait jamais arrivé à un tel niveau aussi rapidement.

Qu'est-ce que t'as donné l'idée de combiner audio et vidéo ?

Au départ, j'allais juste au cinéma voir des films avec plein de gens. J'allais aux projections exclusives de "Star Wars" ou du "Seigneur des Anneaux", ce genre de choses. C'est comme un concert avec les gens qui crient, qui se lèvent, etc... En voyant ça je me suis dit que c'était différent. La plupart du temps quand tu as une foule qui hurle comme ça, c'est soit pour un musicien ou pour un athlète qui marque un but. C'est assez rare pour un film. Tu dois avoir les bons spectateurs. Quand j'allais à ce genre de spectacles, c'était avec les vrais fans hardcore de "Star Wars" qui sont réellement passionnés. Et ça n'arrive pas toutes les semaines, seulement pour "Le Seigneur des Anneaux" ou "Matrix", ce genre de films... Je voulais retrouver ce sentiment. Quand les gens sortent du cinéma et disent "C'était incroyable" alors que c'est le même film que tout le monde a vu. Mais le fait de le voir avec d'autres gens change totalement ta façon de vivre cette expérience. Ça change le film pour toi.

Est-ce que tu dirais que tes projets actuels sont plus influencés par ton expérience en tant qu'étudiant en cinéma et par ton amour des films que par ton expérience en tant que Dj et par ton rapport à la musique en général ?

Ça va ensemble, c'est pour cela que j'aime autant ce que je fais. Avant c'était : "ok, je peux mixer ce soir mais je dois bosser sur ma vidéo pendant la journée...". C'est une sorte de piège parce que tu partages ton temps et ton énergie entre deux choses dont tu es passionné. C'était un peu trop parce qu'il y a tellement à faire avec la musique et tellement à faire avec la vidéo... Je voulais me concentrer sur les deux. J'aime autant les deux. Et avec la technologie actuelle, je peux faire les deux... Et c'est marrant parce que quand je bosse sur l'une des deux disciplines un peu plus, j'ai l'impression que ça me rend un peu meilleur dans l'autre... Si je passe deux semaines essentiellement sur la vidéo, la musique me manque et quand je m'y remets, j'essaie des trucs auxquels je n'aurais pas pensé. Ça change la donne d'un point de vue technique ou musicale. Je pense que tout le monde a besoin d'un break à un moment ou à un autre. On ne peut pas faire quelque chose non-stop pendant 24h sans devenir dingue. Je peux passer du monde de la vidéo à celui de la musique pour finir par les rassembler.

Quel équipement utilises-tu et quelles sont les innovations techniques qui t'ont le plus influencé ?

Pour la musique, niveau production, Ableton Live a tout changé pour moi. Mon premier matériel d'enregistrement était un quatre pistes à cassettes. Ensuite j'ai eu Pro Tools et différents samplers. Quand Ableton Live est arrivé, je me suis dit "wow, j'ai plus besoin de ces trucs". Ça a changé ma façon de travailler car ce voyage tellement que je pouvais pas emmener tout mon équipement avec moi. Il me fallait un logiciel comme Ableton Live. Même si je ne l'utilise pas en live. Pour les shows, c'est le Serato Scratch Live qui a tout changé. Je ne peux même pas te dire à quel point. C'est tellement différent. Je regarde des vidéos de mon travail il y a cinq ans et c'est le jour et la nuit. Je peux faire tellement plus de choses avec Scratch Live. Il y a cinq ans on ne pouvait même pas imaginer scratcher des vidéos. Je laissais tourner des boucles vidéo et c'était un peu ennuyant parce que je n'avais pas de contrôle sur ce qui passait... J'ai également ajouté le Jazzmutant Lemur à mon arsenal. C'est un écran tactile qui fonctionne à peu près comme un contrôleur midi mais dans un autre langage. Ce que je fais sur scène ne se résume pas uniquement aux platines. Pouvoir tout contrôler sans forcément passer par les platines c'est sympa aussi.



Donc tu avais déjà l'idée du vidéomixing en tête et tu attendais l'innovation technique qui permettrait de le réaliser?

Oui, c'est comme de la science fiction. A la fin des années 90, je me disais "Ce serait pas cool si on pouvait scratcher une vidéo?", "C'est vrai mais ça n'arrivera jamais" et ça y est... C'est fou parce que quand la technologie est arrivée, ils auraient pu utiliser n'importe quoi pour contrôler la vidéo mais ils ont décidé d'utiliser une platine. Ça aurait pu être un pad, un clavier, une boîte à rythme, mais ils ont choisi la platine. Un de ces matériels oldschool qui n'était même pas fait pour ça à l'origine. Oui, Serato Scratch a tout changé. J'ai pu faire le genre de shows que j'avais toujours voulu présenter en ayant le contrôle sur tout.

Quelle est ta méthode de création? Y-a-t-il une hiérarchie entre l'audio et la vidéo?

Pour la musique, niveau production, Ableton Live a tout changé. Ça fonctionne main dans la main. Je ne me lance jamais dans un truc sans penser à l'autre. Quand je pense à un son que je veux utiliser pour mon set, je pense également au visuel qui ira avec. Je pense que c'est juste la façon dont mon cerveau marche. Avant quand j'étais uniquement Dj quand j'écoutais la radio je me disais "Cette chanson est cool, peut-être que je peux la mixer avec ça...". C'est comme une seconde nature. Ma seule façon d'écouter de la musique. Et maintenant, la seule façon pour moi de regarder une émission de télé ou un truc on line c'est de penser automatiquement: "Qu'est-ce que je pourrais faire avec ça?". Il n'y a pas de routine dans le processus de création. J'aimerais qu'il y en ait, ça rendrait ça plus facile. Quelquefois dans mes sets, la musique compte plus que le visuel et quelquefois je vais communiquer réellement à travers l'aspect visuel. Si tu es un producteur de musique ou un Dj ou un remixeur, le processus est similaire. Tu dois absorber le matériel. Quelqu'un qui n'aime pas la vidéo ne peut pas vouloir regarder un film et penser à quoi faire avec. J'ai vu des gens faire ça. Et c'est bizarre mais tu peux dire exactement qui aime autant la musique qui est jouée que le visuel utilisé et inversement.

"..ça ne m'excite pas de faire le même club tous les soirs."

Est-ce qu'il n'y a pas un danger que la musique perde en qualité du fait de cette combinaison de différents médias et du fait qu'elle n'est plus qu'une partie d'un spectacle plus global?

En ce qui me concerne, je suis un workaholic. Je bosse deux fois plus qu'un artiste moyen de toute façon. Je comprends que ça pourrait être un problème, mais il y a beaucoup d'artistes qui arrivent à faire les deux (vidéo et audio) très bien. Ça demande beaucoup plus de travail. Là il est six heures du matin et je reconnais que je suis un peu fatigué et que j'ai besoin de dormir mais c'est uniquement parce que je bosse sur tellement de choses différentes à la fois qu'une journée moyenne dure dix-huit heures au lieu de huit ou dix. Mais c'est ce que j'ai envie de faire, ce n'est pas un boulot pour moi.

Comment vois-tu l'avenir du Djing et du Vjing?

J'espère que ce sera un peu plus séparé. Je pense qu'à l'heure actuelle il y a une différence très mince entre un Vj et un Dj qui a quelqu'un qui s'occupe de la vidéo. Les gens ne voient pas la différence. Ils vont dans un club et s'il y a un clip sur l'écran ils ne penseront pas que ça vient du Dj. C'est la même différence qu'entre un turntablist et un Dj de club ou entre un guitariste de country et Jimi Hendrix. Bien sûr ils jouent les deux de la guitare mais le résultat est complètement différent.

Quand tu dis Vj, la plupart des gens pensent à un mec qui contrôle les visuels et les ajoute juste à la musique. C'est une forme d'art jeune et il faudra beaucoup de travail, mais moi ça ne m'excite pas de faire le même club tous les soirs. Je ne veux pas faire ça tout le reste de ma vie.

Est-ce qu'on peut faire un parallèle entre le digging classique des Djs et le digging vidéo?

Oui et c'est ce qui fonctionne bien en ce qui me concerne parce que j'ai la même mentalité de collectionneur que quand je restais huit heures dans un magasin de disques. Maintenant je fais la même chose dans les magasins de DVD ou sur internet. C'est une addiction qui a le même but : Trouver le matériau parfait pour travailler. Tu trouves une vidéo et tu te dis "C'est parfait, ça va marcher pour telle partie de set et je ferai tel truc avec et je finirai comme ça...". C'est le même sentiment que quand tu trouves un bon break de batteries ou un riff de guitare sympa à sampler. Exactement le même sentiment.



VJS FRANETH & URBRAIN AT LES PLAGES ELEC TRONIKES

C'EST LORS DU TRÈS CONVIVIAL FESTIVAL LES PLAGES ELECTRONIQUES QUI SE TENAIT SUR LA CROISSETTE DE CANNES QUE NOUS AVONS PU RENCONTRER LES 2 VJ'S URBRAIN ET FRANETH. REPORTAGE EN TONGS, SERVIETTE DE BAIN ET SUNGLASSES LORS DE LA SOIRÉE BREAK & BAILEFUNK, DU 13 AOÛT DERNIER, AVEC DUB4, SINDEN, PULPALICIOUS ET RADIOCLIT...

À quand remonte votre découverte du Vjing?

Urbrain : J'ai commencé il y a déjà longtemps dans les soirées très branchées hardcore et après j'ai intégré avec Francesca (Franeth) le Matozoïdes Crew, plus orienté Drum N' Bass. On pouvait plus se lâcher sur les images pour oublier les têtes de mort (rires). J'ai commencé il y a 8-10 ans avec des projecteurs diapo, avec des images qui se superposent les unes sur les autres, avec des petites assiettes pour que ça fasse un effet stroboscopique. C'était vraiment les débuts des projections en soirée. C'était plus sympa car maintenant on est obligé de louer des vidéo projecteurs qui coûtent une fortune, alors que dans les Free parties on taffait avec des petits VP (Vidéo projecteurs, ndlr) achetés 10euros aux Puces dans un esprit free party système D.

Franeth : J'ai surtout commencé en free party, c'est notre milieu, puis ça commençait à moins exister, alors on est allé dans les squats d'artistes, on a aussi viré clubs, événements façon Plages Electroniques, dans des grosses boîtes, installations en lycra. En ce moment c'est dans les clubs et les gros événements qu'il y a les moyens et l'installation. Je me suis intégré avec Urbain, je m'étais acheté un VP pas cher, on créait des fresques avec des vidéos et des diapos en même temps.

Pensez-vous que la vidéo soit plus hypnotisante que l'audio?

Ur : Bien sûr ! Je pense d'ailleurs que si le son n'est pas hyper bon les images seront moins hypnotiques, le Vj se plongera moins dans le truc. Malheureusement les musiciens ne travaillent pas assez avec les Vj's, ça commence à se faire avec des petits duos musique/image. C'est indispensable que des shows soient calés comme ça, c'est plus réfléchi et plus intéressant.

Pensez-vous que dans le futur les Vj's et les Dj's ne feront qu'un? Pensez-vous que l'image puisse exister sans l'audio?

Ur : Les images peuvent exister sans le son, bien évidemment...

F : Le Veejaying est quand même né pour faire de la création sur le son, à la base ce n'est pas du cinéma. Tu peux très bien faire tes images tout seul mais si tu n'as pas une création sonore qui va avec... Ce ne sont pas des dialogues. On parle et on regarde les gens comprennent de plus en plus que ça fait un tout.

Ur : Si je pouvais donner une référence, ce serait Servovalve, un couple qui fait le son et l'image. Là tout est lié, l'image s'arrête quand il y a un break etc...

Fr : Il faudrait presque qu'à chaque set de Dj corresponde un set de Vj avec un univers qui lui est propre.

Les Vj's et les Dj's ne vont-ils pas remplacer les cabarets et autres spectacles à grande échelle un peu comme les caisses électroniques mettent les caissières au chômage?

F : Le spectacle vivant n'est pas remplaçable...

Ur : Pour parler de Vjing, parlons des logiciels qui ont plein d'effets électroniques, où l'on utilise des vidéos et photos de vacances avec des effets qu'on connaît par cœur. Pour moi le Veejaying est vraiment un travail des images, elles n'ont pas besoin d'effets car elles ont déjà été travaillées à la base. C'est pour ça que la main de l'homme est indispensable, les ordinateurs ne remplaceront pas les Vj's.

Ne pensez-vous pas que tout cet aspect scénique lié à la vidéo incite les clubbers à se focaliser sur le show plutôt que de se libérer et danser ?

Ur : Je pense qu'il faut se diriger de plus en plus vers le spectacle, qu'il faut un show avec des visuels, un musicien qui joue quelque chose, quitte à ce qu'il soit déguisé, il faut que tout le monde joue le jeu du show mais je ne pense pas que le visuel prenne trop de place.

Fran : C'est rare. Dans le public certains bloquent un peu mais bougeront quand même, et puis après tout pourquoi pas, certains n'écoutent que le son.

Ur : C'est bien aussi que certains ne viennent pas seulement faire la fête et considèrent le visuel.

Quand on découvre certaines prestations du Mapping Festival, on se demande si les Vj's et les Dj's sont toujours complémentaires, qu'en pensez-vous ?

Ur : Je suis vraiment pour ce genre d'événements comme le Mapping ou le Vision R car le public vient justement voir cette complémentarité entre un musicien et un Vj. Je participe de plus en plus à ce type de festivals.

Fran : Ce genre de festivals permet aussi d'éviter de faire des sets de 8h comme on fait dans les soirées, contrairement aux Dj's qui font des sets d'1h30. Quand on fait ça toute la nuit le public peut ressentir de l'indifférence alors qu'avec un set plus court bien calé le show sera plus concentré.

On connaît bien l'univers visuel du Hip Hop, certes parfois pas toujours respectable... (Bling Bling, Bitches...) Alors que celui de la grande famille des musiques électroniques semble beaucoup moins codifié. Selon vous pourquoi et qu'en pensez-vous ?

Fran : Dans les musiques électroniques, le code de l'image se permet d'être très dark.

Ur : Je crois justement que c'est très codifié dans le Vjing. On voit beaucoup de circuits imprimés, de trucs digitaux, électroniques. On peut citer à l'inverse Ratsi alias Emovie du collectif AntiVj qui mixe comme moi, à base de photos très classiques, tout d'un coup on obtient un autre grain, ça change !

Créez-vous vos images ? Faites-vous du sampling ?

Fran : Je ne fais que de la création, même si j'ai rencontré des Vj's qui font du sampling, et je ne critique pas. Je filme généralement mes images, je les monte, je crée des boucles, je les remixe en live. C'est vrai que c'est plus rapide pour les Vj's qui font du Sampling.

Ur : Moi c'est un peu différent, je travaille uniquement sur de la photo, je suis passé sur Modul8 car ça permet de travailler plus activement avec les photos, comme je suis graphiste ça devient un travail total.

Que pensez-vous du larsen vidéo ? Le pratiquez-vous ?

Fran : Je le pratiquais quand j'étais en table analogique, j'avais une Panasonic, je reprenais la sortie et je la rentrais dans la mixette, mais ça marchait dans la logique de l'analogique. Maintenant on n'est plus qu'en numérique. Le larsen est un effet très difficile à gérer c'est à dire que c'est un effet analogique de la machine sur les images, ce n'est pas qu'une boucle que l'on va créer, c'est une sortie BNC avec laquelle tu vas re-renter en BNC dans ta table. Sur ta sortie existante ça va créer un effet absurde, psychédélique, étrange (rires).

Ur : Je n'ai jamais pratiqué cette technique. Les effets numériques sont plus gérables que les effets analogiques, c'était quelque chose qu'on pouvait essayer de maîtriser.



VIKTOR FURIANI EST UN DES RARES VJ DE METIER EN FRANCE MAIS IL EST SURTOUT UN PRECURSEUR ET UN VISIONNAIRE INCONTOURNABLE DANS SA DISCIPLINE. RENCONTRE AVEC CET ARTISTE CONSTAMENT À LA RECHERCHE DE NOUVELLE SENSATIONS.

VIKTOR FURIANI

Quel est ton parcours de Vj ?

Avant tout, je viens d'un milieu profondément pluridisciplinaire et plutôt underground. Squats, freeparties, demoparties... Il n'y avait jamais que le son, toujours également de l'image vidéo, de la peinture, de la sculpture, de la danse, du théâtre, des arts du cirque... J'ai donc commencé par la photographie, puis en 99 je vais à ma première demoparty, un « concentré » de joyeux allumés de l'informatique. Initiation immédiate à Photoshop et découverte de l'infographie qui est devenu ensuite animée, puis vidéos, puis vidéos réalisées en temps réel notamment par le biais de larsens vidéos, bref, du Vjing à proprement parler. En parallèle je faisais de la sculpture et différentes recherches d'anthropologie et de sociologie qui nourrissent mon travail actuel. Je précise tout cela car je suis persuadé qu'un Vj est par essence pluridisciplinaire : il interprète du son en image, touche à la scénographie, à l'éclairage... Pour ce qui est du Vjing, il est important de préciser que je suis un vrai « ronin ». Je joue dans des univers très variés. Disons que je joue plus souvent sur des sonorités Minimal Techno en club d'un côté et D'n'b / Tribe en festivals et Free-parties.

Pour le clubbing, j'ai d'abord commencé par être Vj résident et programmeur vidéo dans un club parisien nommé l'Opus Café en duo avec Vj Manu Larsen. Urban Rescue, le collectif qui organisait les soirées donnait beaucoup d'importance à l'ouverture culturelle. Il y avait toujours un vernissage pour commencer la soirée, puis des concerts acoustiques, du slam, du théâtre et ensuite une bonne base Minimal Tek plaçait le décor sonore pour la nuit. Franchement très bon ! Et rare...

J'ai commencé ensuite à élargir mon rayon d'action en France, pour finalement partir à Bombay avec mon sac à dos débordant de matériel, un mail dans la poche et la promesse de deux dates sur un mois. Et là, ça a été la révélation ! J'ai rencontré une ouverture rare, même en France, et pu dialoguer artistiquement avec des gens sensibles, pourvus d'une vision du business beaucoup plus simple et humaine. Une humilité qui fait un bien fou et rend la rencontre naturelle. Je prenais le café et discutais au détour d'un club avec des artistes de renom sans le savoir, et quelques heures plus tard dans la rue je voyais leurs dernières images de promotion sur des affiches de 5 ou 10 mètres de haut ! Et bien entendu, impossible de savoir de visu que ces personnes étaient des célébrités. Une bonne leçon.



Après le retour de Bombay, j'ai bien entendu tout fait pour y retourner ! Quelques mois plus tard, grâce à un sponsor indien, ITC, je rejoignais Kris Correya. C'était le début de la première tournée du Mosquito Massala. Elle a duré trois mois, en passant par l'Italie, la France et, pour terminer, le Royaume-Uni. Tout le monde était là, nous emportions sur les routes notre chillout, avec DJ sets, VJ sets, vidéos interactives...

Quels sont tes particularités ?

J'éprouve le besoin de tester et de chercher en permanence. Je ne fais jamais deux fois la même installation vidéo. Et j'utilise la vidéo dans tous ses états, projetée sur de la fumée, sur les corps (vidéo tatoo), dans de l'eau, interactive, générative, sur l'architecture ou des supports 3D (mapping vidéo), sur la végétation, sur des tissus transparents, de couleur, avec de la peinture, des marionnettes, des jeux de miroirs et de lentilles..., avec du théâtre, de la danse, des arts de rue..., sur de la Minimal, Dubstep, Glitch-hop, D'n'b, Hip-hop, Tribe, Hard-Tek, Transe, Ambient, Chillout, Lounge..., mais aussi sur du Nu-jazz, de l'Electro-acoustique, de la Musique Contemporaine, bref, tout est prétexte à expérimentation !

Et comme les styles musicaux (et visuels) dépendent des artistes qui les pratiquent, ainsi que du public, j'essaie de voyager autant que possible. Chaque ville, chaque pays a ses spécificités. Une D'n'b massive dans le bassin londonien, une Minimal envoûtante à Paris, une électro étourdissante d'énergie sur Lyon, une ouverture musicale hallucinante à Bombay et Delhi... La rencontre est essentielle pour moi. Humaine, culturelle, sociale... Le monde est immense, ses cultures riches et incroyablement variées. Cette diversité mérite d'être célébrée. Sans ouverture, une culture s'étirole. L'hybridation entre les différentes cultures les rapproche sans pour autant nécessairement les normaliser. Par exemple le mouvement Asian Underground ne cesse de m'époustouffer par son métissage entres musiques électroniques et son approche très organique, avec des instruments moins secs que la drum classique occidentale et la guitare électrique. Tablas, sitars, etc... donnent une dimension enveloppante au son indien, la tradition du chant magnifie la voix humaine. Une musique peut être puissante et très sensuelle ! Je crois que c'est l'équilibre entre matières technologiques et organiques qui me fascine vraiment. Les Djs-producteurs indiens travaillent plus étroitement avec les instrumentistes, comme Dj Nasha ou Dj Mayur (de Bandish Projekt) pour ne citer qu'eux. J'essaie de retrouver ces ingrédients dans mes visuels : lorsque par exemple les formes mathématiques (spirales, fractales) deviennent liquides, respirent et sortent de la froideur de leur rigueur scientifique première, alors je me sens respirer aussi !

Le vidéo tatoo est un concept novateur dont tu es un des pères fondateurs. Peux-tu nous le présenter ?

Je ne sais pas si je suis le père du vidéo tatoo, d'autres artistes utilisent la projection sur corps. Je pense par exemple à Laurent Meunier, qui a réalisé les images de Sayag Jazz Machine et qui maintenant l'utilise avec de la danse. Cependant, le vidéo tatoo me permet de mêler mon travail de photographe et de Vj. La pose du modèle permet un travail de placement des tatouages vidéo très précis, on peut même choisir la couleur des yeux ou travailler sur la silhouette ! Mais depuis quelques temps déjà j'expérimente le procédé comme éclairage scénique pour les Djs, ou le public. Par ailleurs, je travaille sur le croisement entre vidéo tatoo et larsens vidéo avec la danseuse Marion Urban...

Mais alors, quelles sont les différences de compétences entre un Vj et un tatoueur vidéo ?

Un Vj ne gère pas nécessairement le support, il peut se limiter au contenu vidéo projeté sur des écrans de format 4x3. Le tatoueur vidéo doit avoir certaines compétences liées à la photographie de studio, utiliser l'image au service du modèle, dégager quelque chose de spécifique pour lui, un trait de caractère, une « aura ». Cela demande aussi de mettre le modèle en confiance très rapidement, pour éviter l'effet de crispation classique lorsqu'on a pas l'habitude d'être pris en photo en studio. Il y a donc un lien direct qui se crée entre un nombre très limité de personnes. Tout le contraire de l'anonymat classique du Vj dans l'ombre de sa régie !

Penses-tu que dans le futur les Vjs et Djs ne feront qu'un ? L'image peut-elle exister sans l'audio ?

Le métissage son/image est fortement d'actualité. Certaines formations jouent déjà les deux simultanément comme les célèbres Coldcut. Et ce depuis des années. Cependant, nous assistons actuellement à une convergence massive des technologies par le biais du numérique. D'ailleurs, la dernière version de Resolume, un des logiciels classiques de mix et de live vidéo, est en fait une double interface image/son. C'est très symptomatique de notre époque ! Live Ableton comprend également une partie vidéo, même si elle est assez limitée pour l'instant. Ces derniers mois, une heureuse collaboration avec l'excellent flûtiste contemporain Fabrice Jünger débouche sur le contrôle de la vidéo par le biais de sa flûte.

Mais je pense que nous assistons pour l'instant en premier lieu à une fusion entre la vidéo et l'éclairage scénique/architectural. Tout l'enjeu étant de laisser de la place aux deux médias. Pas évident, car beaucoup d'ingés lumières restent réticents. Plus de projecteurs vidéo, c'est moins de projecteurs lumières conventionnels. Heureusement, ce n'est pas une généralité, et certains collectifs ont une vision de la scénographie plus globale et pluridisciplinaire. Je pense notamment à HPS (Haute Pression Sonore) sur Lyon avec qui il est vraiment agréable de travailler en tant que Vj. Et Grego, qui s'occupe beaucoup des lumières, est aussi Dj !

L'image peut fonctionner sans l'audio, mais elle demande d'être plus immersive pour le spectateur. Je crois pourtant fortement que la dimension sonore reste essentielle. De toute façon, pour l'instant les Vjs travaillent essentiellement à l'interprétation de la musique en vidéo, et pas l'inverse. Mais cela peut changer, qui sait ? Par exemple, il arrive que certains musiciens réalisent des pièces sonores spécifiquement pour un travail visuel. C'est par exemple le cas du compositeur Frédéric Kahn pour une de mes dernières pièces, « Fractall Fall ». Cependant les modalités de travail dans ce sens là nécessitent d'être explorées d'avantage. D'un point de vue logiciel, de nombreuses fonctionnalités existent pour analyser le spectre sonore et le retranscrire en image. L'analyse de la vidéo reste encore balbutiante, même le tracking (analyse et suivi de mouvements ou de marqueurs visuels en temps réel) reste limité. En général, sans écran bleu ou vert derrière, il bug très facilement et se perd dans la masse d'informations visuelles.

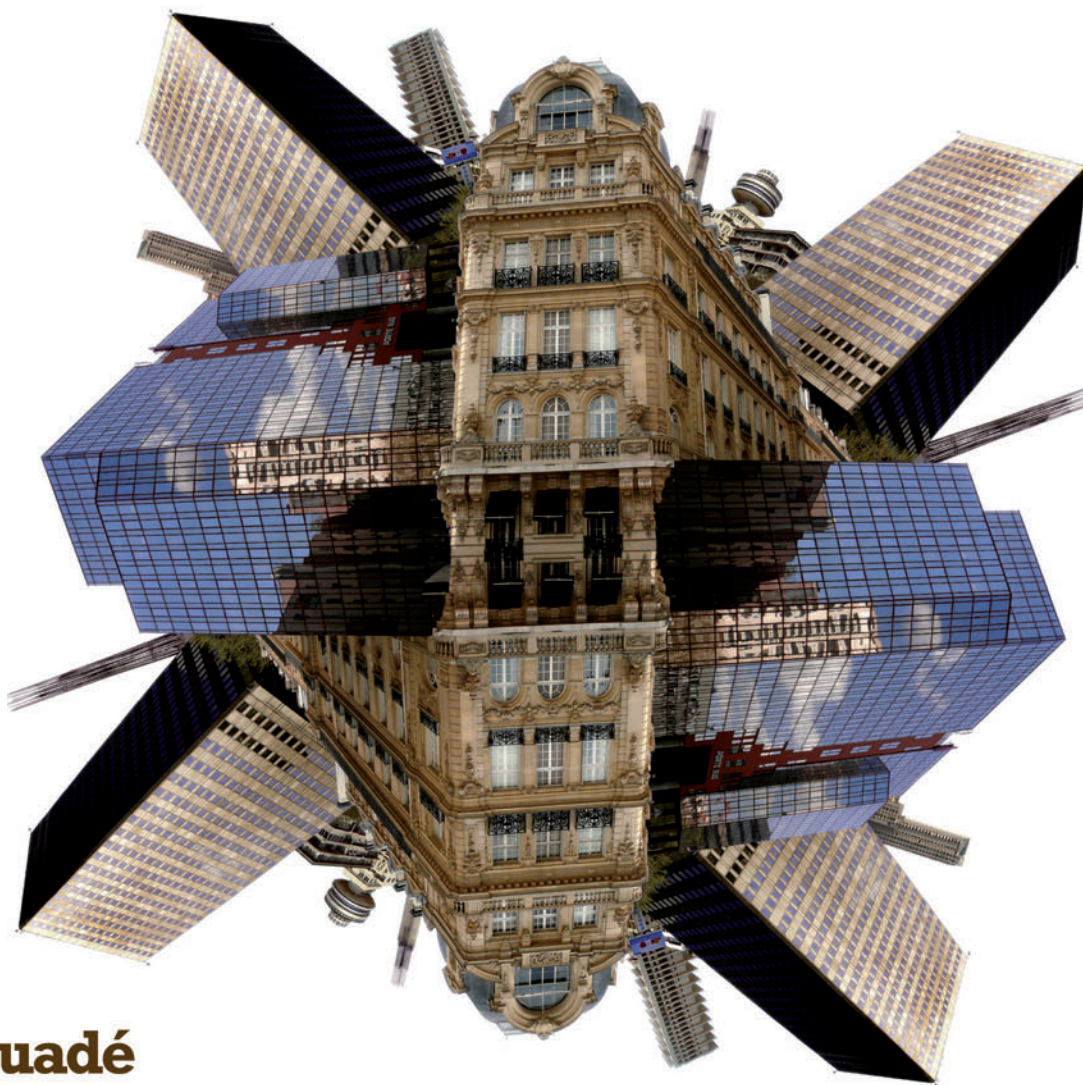
Quelle est la limite du sampling vidéo ?

A proprement parlé, la majeure partie des Vj sets sont réalisés à partir de samples que le Vj crée lui-même ou récupère. Créer ses propres images est long et souvent difficile (utilisation de multiples logiciels, tournages...), mais permet quelque chose de très personnel. Néanmoins, le recyclage vidéo, qu'on pourrait apparenter au digging chez les Djs, ouvre la possibilité à des confrontations d'images fortes, symptomatiques d'une thématique ou d'une époque. De plus, les Vjs qui tournent des images de fonds sous-marins ou de conflits d'actualité par exemple sont plutôt rares! (rires). De même, on ne peut réécrire l'histoire vidéo. Pour l'instant je crée mes propres images pour environ 90% de mes sets et intègre certaines images libres de droit (archives, séquences 3D réalisées par des demomakers épris de culture libre...).

Par ailleurs, une partie des images sont générées en temps réel, par le biais de programmes, de performances graphiques, par le biais de larsens vidéos... Ce dernier procédé est mon préféré : une caméra reliée directement à un vidéo-projecteur, sans nécessairement plus de matériel, et vous obtenez une boucle fractalisante qui intègre les danseurs, l'architecture, etc. C'est une sorte de bug, un vortex psychédélique intégrant tout ce qui croise le faisceau du projecteur et de la caméra. La majeure partie de mes travaux est d'ailleurs basée sur ces larsens vidéo (vidéo-feedback en anglais).

Vous pouvez d'ailleurs retrouver de nombreux exemples de ces performances sur http://www.dailymotion.com/Viktor_Furiani ou <http://www.dailymotion.com/group/89862> (groupe Feedback Vidéo).

“...je suis persuadé qu'un Vj est par essence pluridisciplinaire”



Tu appartiens à un collectif, le Mosquito Massala, qu'est ce qu'il a de particulier ?

Pour commencer, le Mosquito Massala (MoM) est composé de deux indiens, Dj Kris Correya (Bombay) et Dj Mr Manali (Londres), ainsi que de deux français, Dj Waner (Paris) et moi-même qui suis originaire de Lyon. C'est donc l'émergence d'un phénomène culturel métissé.

Le collectif est centré autour du voyage, et notamment de l'organisation de tournées. Chacun à tour de rôle invite les autres membres dans ses univers. En France, nous formons des caravanes d'artistes pluridisciplinaires venant d'horizons variés. La dernière en date, le « MoM Spring Tour 2009 » vient de s'achever début juin. Nous avons eu le plaisir de voir se joindre à nous B.L.O.T (Vj Thiruda & Dj Gaurav de Delhi), ainsi que Vj Nad & Vj Lila.

Par exemple, nous avons commencé la dernière tournée par une série de performances au Musée de la Mine de St-Etienne, un projet très expérimental et barré, puis nous avons joué avec les collectifs lyonnais Galacticut et HPS pendant les Nuits Sonores. De bonnes grosses scènes, un dédoublement visuel total sur le son de The Proxy ou de Manu le Malin, bref la tournée avait bien commencé. Après, direction le sud. Le Tour s'accompagnait également d'une série de dates en streaming sur la W.A.F Radio, à Lyon, Nîmes et Paris. A chaque fois nous rencontrions des artistes de la région. De très bons échanges! Enfin, un retour sur Paris pour des formats clubbing : After Soundays jusqu'à midi, une soirée RedLine Party à l'OPA très sympa.... De très bons délires avec les artistes du collectif Keep On Smiling (KOS) et les Djs résidents de la W.A.F Radio.

Et d'où viens son nom ?

Le nom du Mosquito Massala vient d'une soirée chill à Bombay. En train de manger un bon Massala (plat épicé maison) avec Mr Manali et Kris Correya, et, dévorés par les moustiques, le nom est sorti tout seul : « -Nice massala, man! -Fuckin' mosquitos! -But nice massala! -Massala? -Mosquito? Mosquito Massala! »

Quels sont tes projets à venir ?

Retourner en Inde six mois à partir d'Octobre! Avec des retours en France réguliers tout de même pour jouer... Au menu : Travail vidéo avec des danseuses indiennes, expositions, peut-être des workshops avec des écoles d'art, mais ce dernier point n'est pas encore sûr, et bien entendu des installations vidéos et Vj-sets dans des clubs ou festivals sur Delhi, Bombay, Bangalore... A suivre!

TRANS FORMA

EN ATTENDANT DE DECOUVRIR LEUR TRAVAIL FIN OCTOBRE À CRÉTEIL DANS LE CADRE DU FESTIVAL VISION-SONIC, ENTRETIEN AVEC TRANSFORMA, UN COLLECTIF DE VIDÉASTE BERLINOIS DONT L'ESTHÉTIQUE FUTURISTE EST LE PENDANT VISUEL IDÉAL DE LA SCÈNE ELECTRO LOCALE.

Pouvez-vous vous présenter?

On travaille tous les trois sous le nom de Transforma depuis que l'on s'est rencontrés à l'université en 2001. Nous avons commencé par projeter des images vidéo sur de la musique électronique dans des clubs à Berlin mais, rapidement, nous sommes passés à la création de vidéos courtes adaptées à la musique. Le côté live a évolué avec le temps et même si nous continuons à diriger et produire des vidéos avec des musiciens dans des contextes clubs ou concerts, notre envie de créer des images et des scénarios en studio nous a amenée dans des voies différentes et notre production colle souvent mieux à des installations, du théâtre, de la photographie...

Est-ce que vous vous considérez comme artistes vidéos ou Vjs?

On se considère comme des artistes. Quand on fait une performance live, les vidéos que nous passons sont composées avant la musique et ont peu de points communs avec le Djing vidéo qu'implique le terme Vj.

Quelle est votre relation à la musique? Est-ce que c'est juste un médium auquel vous pouvez rajouter des vidéos? Une inspiration? Le point de départ de votre travail?

Cela peut être les trois suivant le projet sur lequel on travaille. Quelquefois on cherche un musicien pour mettre des sons sur nos images. Quelque fois on produit des images pour la musique. Plus récemment on a aussi expérimenté le fait de créer le son et l'image en même temps, soit en captant des sons en filmant, soit en travaillant sur des fragments sonores existants et enregistrés pendant un set.

Votre travail est très narratif. Vous trouvez toujours une histoire derrière la musique. C'est une réelle volonté ou est-ce ce que vous faites également des vidéos plus illustratives?

Cela facilite certainement le processus de production de pouvoir trouver de la narration dans la musique, même s'il ne s'agit pas à proprement parler d'une histoire. On ne travaille pas vraiment sur les images purement abstraites.

Vous semblez influencés par la science fiction? Vous avez d'autres influences visuelles (des films, des artistes)?

C'est difficile à dire. Nous avons tous trois des influences assez variées. On a tous à peu près le même âge et on a tous été touchés par les mêmes films américains en grandissant, mais à côté de ça c'est un peu difficile de lister des références. Personnellement, j'ai regardé beaucoup de films d'horreur étant jeune et j'ai passé beaucoup de temps dans les bois.

“On a aussi expérimenté le fait de créer le son et l'image en même temps”



Transforma dans leurs studio créant leurs images...

Les Buggles chantaient "Vidéo killed the radio stars" dans les années 80. Est-ce que vous pensez que les Vjs vont avoir la peau des Dj's dans un avenir proche?

J'espère que non. Ce serait illégal (rires).

D'après votre expérience, est-ce que vous pensez que l'image a un pouvoir hypnotique plus important que la musique?

J'ai été hypnotisé une fois par une fractale qui tournait mais jamais par la musique.

Est-ce que vous pensez que vous auriez pu faire la même chose il y a 15 ou 20 ans avant l'apparition du numérique?

Bien sûr. Il y a énormément d'artistes qui travaillent avec différents outils (projecteurs, caméras, éclairage) depuis des décennies. Et qui continuent à le faire. L'avènement du digital a juste permis de donner un nouveau souffle à ces pratiques.

On connaît bien l'univers visuel du Hip-hop alors que celui de la musique électronique semble être moins codifié. Qu'est ce que vous en pensez?

Il y a une forte tradition de graffiti et de mode dans le hip-hop depuis le début. La musique électronique est peut être plus universelle et variée à cause de son développement parallèle en Europe et aux USA. Quoi qu'il en soit, la scène vidéo semble avoir trouvé une bonne base dans la musique électronique.

Y-a-t-il des artistes ou des Dj's avec qui vous aimeriez travailler?

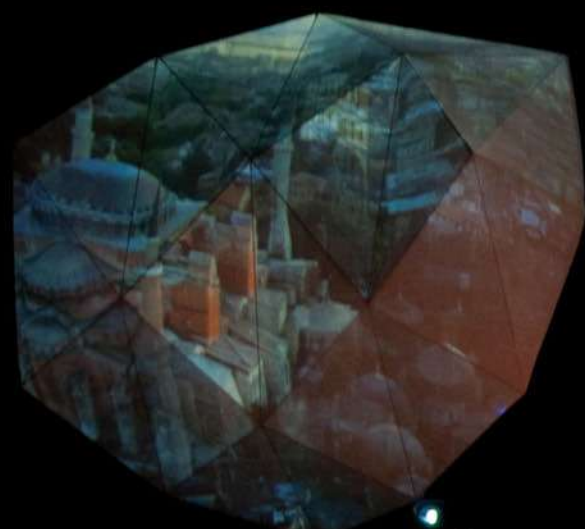
Ce serait très excitant de travailler avec Radiohead. Ils semblent vraiment très ouverts d'esprit.

Vos prochains projets?

On a actuellement trois nouveaux projets en cours. Un nouveau live pour Apparat, une performance solo qui s'appelle "The Operator Paradise" (qui sera diffusée durant le festival visionsonic ndlr) et une collaboration sur scène avec Yrto qui s'appelle Asynthome.



DIFRAACT EST UN COLLECTIF BASÉ ENTRE PARIS ET STRASBOURG QUI TENTE DE TROUVER UNE ALTERNATIVE A LA ROUTINE D'UN CERTAIN NOMBRE DE LIVES NUMÉRIQUES ACTUELS EN COMBINANT TECHNIQUES DU VJING ET TRAVAIL SUR LES VOLUMES.



DIFRAACT

Pouvez-vous nous présenter le projet Difraact ?

C'est un collectif de trois personnes dont deux profils bien identifiables, Franck Mahmoudian sur l'image, Grégoire Talon sur l'objet et Ninto le troisième électron libre. Le projet est né d'un désir commun de mélanger objet et image vidéo. Franck a une formation de motion designer, il travaille tout ce qui est image en mouvement pour l'audiovisuel, internet, le multimédia en général. Grégoire a une formation de designer, plutôt design objet. La collision de ces deux univers là nous a conduit à monter un projet qui utilise ce qu'on appelle le mapping volumétrique, même si à la base on ne savait pas que ça s'appelait comme ça (rires).

On voulait projeter de l'image vidéo sur de l'objet. Tout ça est parti d'une vidéo d'un type qui s'appelle Pablo Valbuena qui a lancé le truc, enfin du moins qui a lancé un buzz sur cette discipline. Avec des moyens très simples il a traité des objets à facettes, des cubes. Il arrivait à créer un sentiment d'aube, de lever de soleil ou de remplissage de volume par un liquide. Assez impressionnant. Nous on avait envie de tester le truc mais assez naturellement on s'est orienté vers la création d'objets abstraits plutôt que vers l'habillage vidéo d'objets existants. Et on ne les a pas habillés avec de la matière géométrique mais avec de la matière narrative. C'est le point de départ.

Et concrètement, c'est uniquement de la projection ?

C'est un dispositif très simple. On a un projecteur vidéo, on a une structure et on vient caler notre image vidéo sur la géométrie de la structure. La base technique c'est ça. C'est purement le principe du mapping volumétrique. Après, suivant la complexité de l'objet on peut multiplier le nombre de projecteurs. Mais l'effet est déjà assez saisissant avec un seul vidéo projecteur. La difficulté c'est de réactualiser le modèle numérique en fonction du modèle réel. Ça demande un certain nombre d'astuces que Franck a mises au point. C'est un bricolage ingénieux. L'idée c'est de passer à quelque chose de plus efficace.

Pour la prochaine soirée Dimuschi, les organisateurs nous ont invité à présenter une de nos installations vidéos. Ce qui va nous permettre de faire tourner la pièce qu'on avait créé l'année dernière pour cette structure là, mais d'utiliser également des logiciels type Modul8 pour travailler l'objet en Vjing. Les expériences que l'on a pu avoir avec un groupe de musique, nous ont amené à créer au départ des pièces chronométrées mais on s'est vite rendu compte que le décalage était inévitable et gênant. Si tu n'interviens pas en fonction de l'environnement sonore, il y a une déconnexion entre le rythme visuel et le rythme sonore. Et ça perd de son intérêt. Donc on a bricolé au départ en « scratchant » sur la time line de quicktime. On se sentait frustrés de ne pas jouer plus en subtilité sur la relation entre l'image et le son. Du coup on s'est intéressé aux logiciels de Vjing qui permettent vraiment de se caler sur un rythme, de traiter les images comme des calques, de les faire inter-agir entre elles avec le son au moment voulu avec toute la panoplie d'une table mix audiovisuelle...

Donc la vidéo peut être directement connectée à la musique...

En fait il y a deux options qui peuvent d'ailleurs fonctionner en même temps. On peut programmer pour que certains effets soient liés aux fréquences sonores comme si on transformait l'objet en égaliseur géant. On peut aussi travailler le live et je pense que c'est ça qui est réellement intéressant. L'objet, enfin l'approche qu'on en a, pose la question du live numérique. Pourquoi moi, qui suis fan de musique électronique, je vais aller écouter un artiste que je ne verrai même pas parce qu'il est à cinquante mètres caché derrière son ordinateur dans une salle mal sonorisée ? Autant rester dans son salon.

C'est sûr qu'à un concert il y a un phénomène de masse, cette espèce de truc galvanisant quand tu as 500 ou 1000 personnes dans une salle qui vibrent avec le rythme. Mais quand le seul visuel que tu as c'est un geek derrière son ordinateur qui clique sur une table de mix virtuelle, ça ne crée pas beaucoup de fantasmes auxquels se raccrocher. A la base, nous on était pas partis sur un objet pour le live. C'est la demande qui a créé le besoin, mais on s'est vite rendu compte que ça créait une interaction très puissante.

Le fait est que nous avons un projet live en cours, « Dans les rues d'Istanbul » avec le groupe Maliètes, un groupe de musique traditionnelle méditerranéenne. C'est assez anachronique. Visuellement, ils ont déjà une présence sur scène, ça pose la question de savoir comment faire pour que l'objet fonctionne avec le groupe et pas en concurrence. C'est vraiment une question de scénographie et de travail de l'image. Tout dépend de la présence physique des musiciens ou des performers.

Ce qui est intéressant avec le Vjing, c'est de ramener du temps présent dans la structure. En fait, on l'a pensé comme un objet qui permet de ramener sur scène tout ce qui peut se passer en périphérie d'une performance scénique. Sur scène, le rapport est frontal et l'univers qui entoure l'artiste se réduit comme peau de chagrin. Avec cet objet, son côté facetté, diffracté, mosaïque, tout à coup la structure se met à refléter l'univers de l'artiste, ses paysages mentaux, sa culture. Ce qu'on essaie de faire quand on travaille en collaboration, c'est de mélanger les univers et pas d'imposer le nôtre. Et là ça devient vraiment intéressant, quand il y a dialogue. Parce que t'es pas là à venir poser ton mix vidéo sur une musique. Tu travailles avec un type qui a un univers et tu lui donnes un volume vidéo pour exprimer visuellement ce qu'il ressent dans les moments où il est en train de faire monter la tension au niveau de la musique. C'est un peu un fantasme, on en est pas là, mais il y a vraiment cette idée de visualiser en grand ce qu'il y a dans la tête de quelqu'un derrière ses petits curseurs et son écran. C'est vers ça qu'on voudrait tendre.

C'est vrai qu'à la base on aurait très bien pu imaginer la structure comme une installation vidéo totalement déconnectée du vjing...

La base du projet c'est quand même une collaboration avec des musiciens. Le fait est que la première pièce qu'on a créée s'est faite à partir d'une bande son d'Alva Noto et on l'a créé en tant qu'installation autonome. Mais ça s'est fait parce qu'on avait besoin de tester les fonctionnalités de la structure avant de la travailler sur scène. Il y avait une réelle volonté de faire de la projection vidéo mais de casser le rapport à l'écran rectangulaire et plan. Amener du volume sur scène qui ne soit pas du papier peint. À la limite, que l'objet soit proéminent, que tu aies un rapport physique à la matière vidéo. Ce n'est plus de l'image, c'est de la matière.

Au niveau purement pratique, à quoi ressemblent les objets sur lesquels vous travaillez ?

Le premier objet c'est une structure homothétique qui peut grandir. On en a fait une de 1,20 m sur 1,20 m, une en 1,60 m sur 1,60 m et une en 2m sur 2m. Là on essaie de passer à des dimensions plus importantes. Le principe nous permet d'agrandir la structure suivant la taille de la scène. Il y a un travail important sur le principe vidéo pour gagner en souplesse, mais il y a également un travail important pour que l'on puisse s'adapter à des lieux et des configurations différentes. À la base, notre support était assez complexe, complètement irrégulier. Aujourd'hui, le développement en cours utilise des structures modulaires, qui permettent des compositions à géométrie complexe tout en étant plus pratique et moins coûteux au développement.

La structure est une sorte d'abstraction géométrique, un pliage. Ça pourrait s'apparenter à de l'origami. Chacune des facettes est traitée en vidéo soit d'une manière autonome, soit d'une manière coordonnée avec le tout. On peut obtenir un patchwork vidéo où chaque facette contient une image unique. On peut coordonner ces images entre elles. On peut également travailler des propagations de mouvement à travers les facettes, créer un déploiement dynamique de facettes. On travaille le split screen finalement sauf qu'au lieu d'avoir un écran coupé en deux ou en quatre, on a un écran coupé en vingt ou trente six. Quand tu as trente six écrans vidéo, ça multiplie d'autant la complexité du montage. Pas de manière absolue parce que parfois on simplifie quand même... Mais potentiellement tu peux raconter plusieurs histoires à la fois. Et le récit n'est plus linéaire. La notion de collision narrative est très importante pour nous. Si on devait se référer à un cinéaste contemporain, ce serait quelqu'un comme David Lynch qui bouscule les conventions du récit et qui fait que chaque spectateur sort du film avec sa propre idée de la narration. Et là on arrive à un point où on ne raconte pas une histoire mais un moment. Et chacun repart avec son moment. Ensuite, l'autre truc, c'est que l'on travaille en projection et en rétro-projection. On peut se situer au cœur de l'espace. Du coup, la structure a autant de sens pour les gens qui se trouvent devant, derrière ou qui tournent autour. L'idéal ce serait d'arriver à créer un environnement vidéo sur scène et, petit à petit, d'envahir tout l'espace de concert.

Faire en sorte que l'expérience du live numérique soit totale. Qu'à un moment tu aies dans ton dos les lumières qui commencent à s'allumer et que tu sois pris physiquement en feu croisé...

Ce qui change totalement du vjing sur écran...

Il y a déjà eu des tentatives assez intéressantes de Vjing englobant vraiment l'espace. Ça existe. C'est encore embryonnaire, la projection vidéo sur écran reste la norme. Mais la grande différence du mapping volumétrique couplé au Vjing c'est que tout à coup tu es dedans, pas devant ! Tu n'es pas au cinéma. Tu n'es plus simple spectateur. Tu es dans le réel. Et ça, ça change tout.

Il y a pas mal de projets qui nous ont inspirés ou qui confortent notre démarche. Je pense notamment à une installation de MX Zehn découverte sur le site du « Mapping festival » à Genève. En règle générale le mapping volumétrique est souvent littéral : des effets de lumière, des contours redessinés, des placages de texture, des arrangements ludiques avec l'architecture. C'est assez impressionnant, ça reste très visuel. Il n'y a pas de narration. C'est de l'automate vidéo, du son et lumière virtuose. En ce qui concerne Difraact, on avait envie de travailler à base d'image vidéo. On avait envie de raconter des histoires.

Les vidéos que vous utilisez, ce sont des créations, des images récupérées ?

Un peu de tout. On amasse de la matière vidéo. Beaucoup de matière visuelle : des vagues, de la pluie qui tombe, des nuages qui passent dans le ciel... Après, il y a aussi les images web. Je pense qu'avec la maturité on arrivera à prévoir des tournages en amont. Mais pour le moment, ça reste des images récupérées de ci de là, dans la limite des problèmes de droits d'auteurs. On évite de piller les œuvres des autres. Mais pour l'instant la question principale qu'on est loin d'avoir épuisé c'est la question du montage. Comment on écrit une histoire avec 36 écrans ?

Surtout si après il faut synchroniser le tout avec la musique...

Oui, mais ça on s'est vraiment posé la question et c'est moins compliqué qu'on le pensait. Ça demande un gros travail en amont pour préparer la matière vidéo, mais une fois que le travail est fait on peut traiter les images en rythme très facilement avec les logiciels de Vjing existants. Ça existe, il y a des centaines de Vjs qui l'ont fait avant nous.

Mais pour préparer en amont, il faudrait déjà avoir un contact avec les musiciens avec lesquels vous êtes susceptibles de travailler ?

Ce qui est sûr, c'est que l'intérêt de cette présence vidéo, c'est la collaboration. Si on arrive sur scène avec notre matière ça peut créer une collision intéressante mais c'est toujours mieux quand tu peux rencontrer les artistes en amont. Choisir avec eux les thématiques, les références. Ça devient une vraie création vidéo commune. Pas un délire d'artiste qui plane à 100000 au-dessus du Dj ou du musicien.

A ce niveau là, est-ce que vous avez des projets de collaboration ?

Pour l'instant on a rien de signé, c'est un peu compliqué d'en parler. Il y a eu des rencontres, des enthousiasmes, mais entre l'enthousiasme et l'engagement il y a toujours un grand pas. Un groupe comme Dat Politics ça pourrait être intéressant parce qu'ils sont sur un format super brut numérique et qu'on est, sur ces structures là, sur un format très géométrique qui fonctionnerait bien avec de la musique 8 bits. Ça pourrait être totalement autre chose. La mouvance berlinoise minimaliste du label Raster Noton par exemple nous séduit énormément mais ce sont des artistes qui ont déjà parfois, comme Alva Noto ou Ryoji Ikeda, tout un travail scénique et vidéo. Au final on est ouverts à toutes les collaborations.

On continue d'ailleurs notre travail avec Maliètes. Notre structure est vraiment proche d'une culture numérique et minimaliste et on s'est retrouvé à travailler, par le jeu des connaissances, avec un groupe qui a une approche assez traditionnelle, qui plus est avec une culture méditerranéenne, turque, grecque...

On a été obligé de se demander comment cet objet inscrit dans le 21ème siècle et qui essayait de poser des questions contemporaines sur le rapport à l'image et à l'information pouvait fonctionner face à un groupe ancré dans le 20ème voir le 19ème siècle, dans des préoccupations à priori loin des nôtres. Malgré tout, il y a possibilité de trouver des points de contact et une poésie commune. On s'est posé plus de questions que si on avait travaillé directement avec des artistes électro. Leurs rythmes saccadés, à la base, s'accordent peut-être mieux avec une structure qui a un rythme géométrique très présent.

On a aussi travaillé les références vidéos. On est retourné aux origines du cinéma. Des trucs comme la chronophotographie, Jules-Etienne Maret qui a fait toutes ces photos et ces films scientifiques à la fin du 19ème siècle par exemple. C'est assez fascinant car quand tu regardes ces images tu as très clairement à la fois le sentiment d'être face à une avancée technologique très importante et en même temps c'est complètement suranné avec des images aux tons sépias, vibrantes, abimées. C'est gratté, déchiré... Je pense qu'il y a vraiment des questions à reprendre aux origines du cinéma, à une époque antérieure aux codes établis, quand le système de narration visuelle restait à inventer. Parce que sans avoir la prétention d'être pionniers, ce système de narration en volume, reste encore à inventer.

“C'est purement le principe du mapping volumétrique”



ARMEN DJERRAHIAN EST LE TYPE DE PERSONNAGE QUI OEUVRE DANS L'OMBRE POUR LA CULTURE STREET ET PLUS PARTICULIÈREMENT HIP-HOP ET, QUE VOUS CONNAISSEZ MALGRÉ VOUS. EN EFFET, ARMEN ÉGALEMENT CONNU SOUS LE PSEUDO ARMENI BLANCO EST LE PHOTOGRAPHE À L'ORIGINE DE NOMBREUSES POCHETTES DE DISQUES (LA CLIQUA, JAY-Z, IDÉAL J...) OU DES PHOTOS ILLUSTRANTS LES INTERVIEWS OU COUVERTURES DE VOS MAGAZINES FAVORIS. ENTRETIEN AVEC CET AUTODIDACT PRÉOCUPÉ PAR L'IMAGE ET, QUI A DÉCIDÉ DE LAISSER SON EMPREINTE À NEW-YORK, OU IL RÉSIDE DEPUIS 3 ANS.

ARMEN DJERRAHIAN



Tu connais bien les codes de la street culture pour avoir pratiqué de nombreux sports et arts. Pourquoi et quand as-tu eu un déclic pour la photographie et la vidéo ?

En fait j'ai toujours été attiré par le côté visuel des choses. Je suis issu de cette génération des 80's qui touchait à tout... D'abord influencé par la culture hip-hop, j'ai été breakers et me suis essayé au graffiti. Parallèlement à tout ça, je me suis mis au freestyle BMX et c'est là que tout a commencé. J'ai tout d'abord écrit des articles dans Bicross magazine et très vite je me suis passionné pour la photo. Écrire n'ayant jamais été mon fort, je me voyais plus faire de la photographie. Et puis, depuis petit, je voyais mon père développer ses propres tirages avec un agrandisseur dans notre salle de bain. Ma mère a toujours aimé faire des photos, sans doute que je tiens ça d'eux. Par contre, je suis ce qu'on appelle un autodidacte. J'ai appris seul, n'ai jamais été assistant de qui que ce soit et c'est ma passion pour ce métier qui m'a fait progresser. La vidéo est venue presque naturellement. En fait, dans le début des 90's, des photographes comme Jean-Baptiste Mondino, Stéphane Sednaoui, Seb Janiak et autres ont un peu participé à cette tendance où les photographes de renom finissaient toujours plus ou moins par passer derrière la caméra pour réaliser des vidéo clips. Je me considère un peu comme l'un de leurs enfants car Mondino en particulier m'a énormément influencé. Pas tant par son travail, mais plus par sa carrière. À l'époque j'évoluais beaucoup avec La Cliqua. Ils m'ont beaucoup aidé dans le développement de ma carrière et après avoir shooté la majeure partie des pochettes d'Arsenal records, Brian « Jr Ewing » et Chimiste m'ont demandé de réaliser leur premier clip pour le titre de Rocca « Les Jeunes de L'Univers ». N'ayant aucune expérience en la matière, je me suis entouré de mon pote de l'époque Xavier De Nauw et ensemble nous avons coréalisé ce clip ainsi que celui d'Idéal-J « Hardcore »... Ça a été le début de tout.

Je me rappelle des illustrations que tu faisais pour des affiches de soirées Hip-hop en Suisse au début des années 90. Continues-tu encore à dessiner ?

Malheureusement plus ! Je n'en ai plus trop le temps et les rares fois où je dessine c'est pour « storyboarder » mes synopsis. Mais ça me manque. J'aurais vraiment aimé être bon en graffiti.

Que veux dire par vidéo director ? Tu écris les scénarios et tu les réalises de A à Z ?

Oui exactement. De A à Z ! J'écris le concept des vidéos, en imagine les cadres et les réalise. Je suis ce qu'on appelle en France un réalisateur et aux US un directeur.

“ J'ai passé la soirée à regarder les écrans. ”

Selon toi est-ce l'image (vidéo, décors, etc...) ou l'audio qui hypnotise le plus le public ?

Déjà il n'y aurait pas d'image sans musique ! Même au cinéma la musique est importante... La musique a influencé toute ma vie, je ne peux pas vivre sans ! Maintenant, l'image apporte énormément à la musique dans le sens où elle devient interprétation de cette dernière. Les deux sont en fait indissociables et indissociables l'une de l'autre. Le public, lui, peut être embarqué soit par un son ou par une image.

Ne penses-tu pas que tous ces aspects scéniques liés à la vidéo, incitent le public à se focaliser sur le show plutôt que de se libérer et danser ?

Tout dépend du thème musical ou de ce que tu appelles le show. Parfois, la musique nécessite une performance qu'elle soit scénique ou mise en image.

Tu résides de plus en plus fréquemment et durant de longues périodes à NYC. Comment est la scène Vj à New-York ?

J'habite à New York depuis 3 ans maintenant et il est vrai que la scène Vj se développe énormément. J'adore le concept. J'ai fêté mes 40 ans au moins de juillet dernier et lors de la soirée surprise que ma femme avait organisé il y avait ce mec incroyable qui mixait avec des images ! J'ai passé la soirée à regarder les écrans. Le gars mixait de tout et le mélange musique et image était parfait ! Cela a donné une raison de plus au sens de mon métier. Il n'y a pas si longtemps, j'étais au concert de Rakim et en ouverture il y avait ce Vj japonais qui mixait du Rap du début des années 90's avec les vidéos de l'époque... Ces mêmes vidéos qui m'ont donné envie de faire ce métier.

Penses-tu que les Vjs et Djs ne feront qu'un dans le futur ?

Complètement parce que l'image et la musique sont devenues indissociables. Que même un compositeur peut aujourd'hui arriver avec sa musique mais l'image qui va avec, c'est une sorte de nouveau package. Avec le téléchargement, ça ne fera qu'un plus ! Aujourd'hui les chaînes de télévision ne passent plus de clips vidéos. Pour les voir il faut aller sur Youtube, Dailymotion et compagnie. Ces plateformes sont notre nouvelle Télé. C'est regrettable parce que la qualité des vidéos est horrible et que le résultat de tout cela c'est qu'il n'y a plus de budget dans le vidéo clip aujourd'hui, mais je pense que si les Vjs prennent le pas sur tout ça, ça pourrait être un grand retour à la vidéo musicale de qualité ! Qu'elle soit créative en termes visuel, technologique...

En regardant tes vidéos clips disponible sur www.armenexpo.com, on se rend compte qu'il y a une touche Armen, entre autre « chic » dans la majorité de tes clips Hip-hop et R'n'b. La réalisation des clips de Vegastar ou Krystle Warren, plus pop et rock semble l'emmener vers d'autres horizons?

J'ai toujours été très ouvert à tout genre musical. Mes artistes préférés restent Stevie Wonder et Prince, mais j'écoute de tout. Le Hip-hop a une part primordiale dans ma vie, disons que j'ai grandi avec cette culture donc... Quand je fais Vegastar ou dernièrement Krystle Warren ça reste du Armen, c'est juste qu'on est moins habitué. J'aime bien casser les clichés.

Tu disais dans un interview que tu fais en sorte de ne pas pomper ce que font les américains en terme de vidéo clip. En quoi penses-tu que ton travail se différencie du leur?

Déjà, ne pas copier les américains c'est dur ! Le Hip-hop vient de chez eux et qu'ils l'admettent ou pas, les français ont toujours été très influencés. Quand tu arrives en maison de disque ou que tu parles aux artistes, ils te sortiront toujours une référence d'un clip américain ou d'une séance photo. Après, à toi d'être suffisamment malin pour ne pas faire la même chose. Mon travail est plus inspiré du cinéma que du travail de mes confrères. Le fait d'être ici aux US est un vrai challenge pour moi parce que, pour une fois, on ne me demande pas de faire du machin ou du bidule, mais du Armen. Et du coup mes concurrents directs sont devenus ces fameux réalisateurs qui font rêver les artistes français. Ma touche perso, j'ai réussi à la développer sur le travail avec Booba. D'abord parce qu'il m'a fait confiance et laissé libre expression sur ces travaux et que surtout il s'y est entièrement investi. Du coup on a beaucoup échangé et ça a aidé à la réussite et au succès de ces vidéos.

L'image est un point important dans la carrière de Booba. Les clips que tu as réalisé pour lui sont-ils simplement des adaptations de ses textes ou l'as-tu influencé en amont?

C'est un peu de tout ça... Booba est le roi de la punchline. Il a peu de thèmes abordés dans ses titres, disons plutôt qu'il en aborde plein sur un même titre, donc ça laisse le champ libre à beaucoup d'idées.

Tu as participé à la réalisation de diverses pochettes de disques. Ton implication était-elle liée uniquement à la photographie?

Ça dépend. Avec l'expérience tu deviens une sorte de directeur artistique image d'un projet. Parfois tu as un rapport si proche avec l'artiste que la création artistique n'en est que de plus enrichissante et le challenge plus alléchant. Il te connaît bien donc il te pousse pour que tu sois encore plus créatif avec lui... Ça peut être dangereux dans le sens où parfois tu ne peux juste pas répondre aux attentes. Mais l'étiquette de directeur artistique image me convient bien parce que souvent je m'implique dans le choix du graphiste, celui du stylisme...

**“J'aime bien
casser les
clichés.”**

Pour finir, en France certains protagonistes Hip-hop disent que : « le rap c'était mieux avant » ? Toi qui as vu naître le Hip-hop français, qu'en penses-tu?

Personnellement j'ai aimé et j'aime toujours ce qui se fait ! Il faut savoir évoluer avec son temps et comprendre pourquoi les choses sont ainsi. Certes la musique était plus créative avant, mais je ne regrette rien et surtout je ne vis pas dans le passé. Je suis juste très heureux d'avoir pu vivre tout ça, du début jusqu'à aujourd'hui. Tu sais le hip-hop m'a appris quelque chose d'important : le Battle que je traduis comme challenge. Ma vie c'est un battle contre tous ceux qui viennent sur ma route (dans un sens positif du terme). Un jour je suis plus fort que toi, un autre tu le seras, mais je ne laisserai jamais tomber et je reviendrai toujours plus fort... En gros, ce qui me nourrit c'est l'envie de progresser et cette envie est constante depuis presque 17 ans maintenant. J'ai soif d'apprendre et de faire, donc d'évoluer. Si la musique était tout le temps la même, ça deviendrait ennuyeux ! Alors j'écoute mes classiques mais ai toujours aussi soif de découvrir de nouveaux talents car c'est ces derniers qui me donneront envie de continuer... ou pas !

Des projets?

Forcément pleins... Déjà laisser une empreinte ici aux US. Ça commence doucement mais le travail est long. Le cinéma... un jour peut-être (rires) !

Tu as le souci du détail. Un dernier mot?

Ne jamais laisser faire aux autres ce que tu peux faire toi ! Et surtout ne jamais abandonner ce pourquoi tu te bas... ton but qu'il soit dans la réussite sociale, familiale ou autre. Merci à vous.





Martin et Dj Rkk

MARTIN MEISSONNIER

MARTIN MEISSONNIER A ÉTÉ TOUR À TOUR JOURNALISTE MUSICAL, TOUR MANAGER, COMPOSITEUR, PRODUCTEUR DE FELA, KING SUN ADE OU MANU DIBANGO... TRÈS VITE SÉDUIT PAR LES MUSIQUES DU MONDE, IL PRODUIT EN 1989 MÉGAMIX, LA PREMIÈRE ÉMISSION TÉLÉ FRANÇAISE CONSACRÉE À CE GENRE MUSICAL. TOUJOURS À LA RECHERCHE DE NOUVELLES SONORITÉS, SA PASSION EST TOUJOURS INTACTE. ENTRETIEN AVEC CE PRÉCUSEUR QUI A TRÈS VITE COMPRIS L'IMPORTANCE DE L'IMAGE POUR L'ARTISTE.

Avant de devenir producteur, manager, sound designer, vous êtes tout d'abord musicien, guitariste de formation. Pouvez-vous nous éclairer sur votre parcours en tant que musicien ?

En fait, au début j'étais saxophoniste. Mais il est vrai que je jouais de la guitare en même temps. J'ai toujours joué des "petits bouts" de clavier à côté. Au début, j'ai eu la chance de croiser des musiciens extrêmement bons, tellement bons que j'ai décidé de la mettre en veilleuse... C'est à dire que je les trouvais tellement bons que je préférais appliquer le fameux "chacun à sa place".

Justement comment s'est faite cette transition ? Vous étiez journaliste de musique ?

Passionné de musique et en particulier de jazz, j'ai commencé en tant que journaliste, cela m'a permis d'accéder à de nombreux concerts. J'ai alors réalisé au milieu des années 70 que personne en France ne s'occupait vraiment, au niveau "business", des groupes de jazz. Il n'y avait pas de réel management. Je me suis mis à produire les concerts de Don Cherry, Art Blakey, Art Ensemble de Chicago, à les encadrer durant leurs tournées. Avec Don Cherry, ce qui était bien c'est que nous faisions de la musique tout le temps. C'était une école intéressante. Puis par la suite, lorsque j'ai entendu pour la première fois Fela Kuti, là j'ai tout de suite senti quelque chose d'énorme. J'ai pris l'avion et je suis allé le voir. Je lui ai proposé une tournée et un contrat de disque qu'il a accepté. De là se sont enchaînées les rencontres : King Sun Ade au Nigéria, Tony Allen, Manu Dibango, Salif Keita, Papa Wemba, Khaled... Une période riche en émotions, une course poursuite avec une multitude d'artistes talentueux qui arrivaient.

Essentiellement des artistes africains mais pas seulement puisque vous avez travaillé également avec des jamaïcains tels que Sly & Robbie, Black Uhuru ?

On va dire que je travaillais surtout avec des artistes de musique africaine, mais cela ne m'empêchait de travailler avec Africa Bambataa, par exemple. On avait commencé avec Dee Nasty à monter un label qui s'appelait Nova Scratch: on a eu le temps de sortir 6-7 maxis, dont le premier maxi de Dee Nasty, le DeeNasty, que j'ai encore d'ailleurs. Il y avait donc Bambataa, avec son single "You don't have to be a star", Wasis Diop, Papa Wemba... Enfin voilà, quelques trucs comme ça, c'était rigolo quoi (rires). Le label n'a jamais vraiment marché car personne ne s'en est vraiment occupé derrière.

Pensez-vous avoir contribué à lancer certains artistes en France qui étaient délaissés par l'industrie du disque ?

Non, ce sont des artistes qui n'existaient certaines fois même pas en France. Pour la plupart, c'était le premier disque: c'était le cas de Papa Wemba et Khaled par exemple. Il y avait tous ces artistes qui explosaient dans leurs pays respectifs et en France, ça n'existait pas tout simplement. C'était un marché totalement nouveau: le Raï algérien devenait important, la musique africaine explosait partout. Il y avait des artistes dans tous les coins et ce n'était pas compliqué, il suffisait d'appeler les meilleurs et ils étaient prêts à collaborer.

Avez-vous pu découvrir ou analyser le phénomène du Vjing ?

Je me suis intéressé à cette nouvelle discipline, parce que cela m'intéresse personnellement. J'ai vu qu'il y a des logiciels absolument incroyables mais je n'ai jamais vu quelque chose de vraiment renversant. Je suis plutôt demandeur car les meilleurs trucs que j'ai vu c'est le travail de Philippe Decouflé au Palais de Chaillot avec son spectacle de danse et une vraie recherche sur l'image.

Dans le rapport entre l'image et le son, quel est, selon vous, l'élément qui a une connotation plus hypnotique ?

Les deux ! Pour moi, clairement ils sont indissociables et c'est ça qui rend le truc intéressant. Ce n'était pas du vjing, mais Daft Punk a conçu un spectacle très intéressant avec une interaction entre le son et la lumière. Le spectacle tenait la route pendant 1h30 et leur spectacle sans les lumières n'est plus aussi efficace. Mais entre les spectacles que faisait Gong dans les années 70, en analogique avec les projos derrière eux, avec les premiers lasers, les spectacles auxquels j'ai pu assister, et ce qui ce fait aujourd'hui, la seule différence réside dans la technologie qui a énormément évolué. Il y a une réflexion dans la danse et le théâtre sur la relation avec la vidéo. La musique devrait se pencher un peu plus dessus. Il faut juste que les gens aient la curiosité d'aller découvrir ces univers et faire des efforts pour y gagner en termes de reconnaissance et de nouvelles idées. La suite, c'est Darwin.

On va revenir sur les jazzmen évoqués précédemment. Comment avez-vous instauré des rapports avec Art Blakey, Dizzy Gillespie, Art Ensemble de Chicago, Chico Freeman, Charlie Haden, Bill Evans ?

Quand j'avais 20 ans, j'adorais ce type de musique et j'organisais leurs tournées, les concerts. Je faisais en quelque sorte le boulot d'agence et c'est vrai qu'à cette époque le réseau de concerts était très bien organisé, les artistes étaient disponibles. L'argent coûtait moins cher : les voyages n'étaient pas chers, les visas étaient simples à obtenir. On réussissait à organiser des tournées incroyables: on organisait un concert au Palais par exemple ou bien deux dates et la tournée était financée. Les groupes tournaient assez facilement.

Certes, il faut rappeler qu'il y avait un véritable engouement pour ce type de musique. On a d'ailleurs de nombreux enregistrements mythiques de concerts dans les caves parisiennes, au festival jazz d'Antibes...

Oui, il y avait un véritable public jazz de passionnés.

Pouvez-vous nous décrire le matériel avec lequel vous avez débuté les premiers enregistrements ?

Rien à voir avec aujourd'hui : j'ai plus dans mon Mac portable de tout ce que j'avais à l'époque dans mon studio. Les consoles de l'époque avec les gros potentiomètres analogiques avaient des aigus extraordinaires, il y avait vraiment un son extraordinaire au niveau de la prise, les micros étaient formidables, et ça merdait toujours au niveau des effets. C'était nul : pour faire un écho il fallait utiliser un revox, pour faire une reverb il fallait utiliser une chambre en marbre dans laquelle on balançait le son. Et ceci jusqu'en 78. Après, dès le début des années 80, avec l'arrivée des premières reverbs numériques, les premiers delays numériques, c'était souvent des AMS anglais, les groupes d'électronique ont commencé à sortir de nombreuses reverbs numériques comme Yamaha. À partir de 1982, il y a eu une sorte de débauche de matos qui arrivait : on est ainsi passé d'une reverb analogique à 10 reverbs présentes dans le studio. Il n'y avait plus qu'à choisir. Les multi-effets, la fameuse infernale machine, qui plantait tout le temps. En même temps c'était fascinant, avec l'arrivée des premières boîtes line drums, sampleurs, emu : il y avait une sorte d'émerveillement quotidien. À chaque fois, on était ébloui par les nouvelles possibilités qu'offraient les dernières nouveautés et on s'amusait vachement bien. En plus, il n'y avait pas de problèmes de pognon, car à cette époque, les maisons de disques faisaient énormément d'argent. Il n'y avait pas vraiment de limites au niveau des budgets concernant les ressources et le développement. On passait des mois en studio.

Justement comment a réagi l'industrie du disque française face aux artistes ? Elle a été réactive ?

En France c'était pas terrible, d'ailleurs c'est pas compliqué. Le premier contrat de Fela, c'était en Angleterre. Et la plupart des artistes sont tous partis en Angleterre, parce qu'en France on leur imposait de faire de la variété française pour chanter en français. Ça a été assez catastrophique. À ce moment là, j'ai eu envie de changer de métier. J'avais plus rien à faire dans ce métier là...

C'est à ce moment là que vous avez l'opportunité de travailler à la télévision, avec l'émission *Mégamix* ?

Disons que la production m'intéressait beaucoup moins et la télé me permettait d'aller filmer les musiciens que j'avais envie de filmer à travers le monde. En fait, les responsables de la Sept voulaient créer une émission consacrée aux rythmiques du monde entier et j'ai accepté avec enthousiasme. Je me suis retrouvé producteur-homme orchestre de "Mégamix", qui réunissait des reportages et des extraits de concerts de Rock ou de musiques du monde entier.

L'expérience sur Arte a duré environ 6 ans, *Mégamix* étant devenue la seule émission musicale de la télé française. Que retenir-vous de cette collaboration ? Quelles différences avec la production d'un disque ?

Ce fut une chance immense. Dommage qu'il n'existait plus d'émission consacrée à cette musique alors qu'il y a plein d'artistes formidables de part le monde, qui méritent pourtant d'être sollicités. Il n'y a pas vraiment de différence : produire des disques ou produire des films, il faut tout d'abord mettre l'artiste en confiance et faire le meilleur boulot possible par rapport à son travail. C'est juste la technologie qui change. Mais maintenant tout cela est en train de se lier. Si on pense au travail du disque sans l'image, c'est qu'on est à côté de la plaque. Les artistes qui ne pensent pas à leur image, qui pensent aujourd'hui à vendre leur musique toute seule sont des gens qui souffrent ! Maintenant, on est obligé de penser à l'image même si l'image, elle, est présente en concert, grâce au Vj, ou en dessin animé. Un artiste qui travaille sans image est semblable à un boiteux.

La création d'un imaginaire est nécessaire, voire indispensable ! En même temps, beaucoup d'artistes se font imposer leur image !

Oui. Autrefois, il n'y avait que le disque, nous étions obligés de nous créer notre propre imaginaire. C'était peut-être mieux, mais c'est fini ! C'est terrible de se faire imposer son image et c'est pour cette raison que j'ai décidé d'être mon propre producteur, je produis mes propres films. Comme cela, personne ne m'impose quoi que ce soit !

"..Montreuil, c'est le centre du monde!"

Aujourd'hui, comment travaillez-vous ? Quel type de logiciels, d'environnements utilisez-vous ?

Maintenant ProTools s'est imposé, c'est l'enregistreur digital standard. Je travaille sur ProTools depuis 1992. Au début tout le monde disait que c'était une usine à gaz et maintenant tout le monde l'utilise... Au début ça plantait, maintenant ça marche super bien. Il y a des batteries de plug qui vont avec. On peut pas rêver mieux. Mais il y a aussi d'autres logiciels très intéressants : tous les plugs, les synthés numériques de plus en plus incroyables. J'utilise beaucoup Reaktor, mais il y en a tellement. Le gros soucis demeure celui des mises à jours, trop fréquentes à mon goût.

Le label Heavenly Sweetness a sorti récemment un disque avec le flûtiste Sunnil Dev, que vous avez entièrement produit. D'où sort cet artiste ?

J'étais au Népal, et j'avais besoin d'une flûte pour une musique de film que je produisais. À un moment, j'ai entendu des notes de flûte derrière une porte. J'ai alors demandé d'où venait ce son, et c'était une cassette de répétition que le flûtiste écoutait. C'est un authentique flûtiste indien qui joue dans les temples. Il n'avait jamais enregistré de disque. Je lui ai proposé de venir enregistrer dans mon studio. On a enregistré un album entier, qui est resté à l'état d'enregistrement que je filais à des amis. Petit à petit, les gens me demandaient où ils pouvaient trouver ce disque. Heavenly Sweetness m'ont proposé de le sortir sur leur label. Et ce n'était pas du tout prévu au départ.

Concernant l'évolution des musiques électroniques, quelles sont les nouveautés ou les tendances qui vous ont touché du point de vue de l'expérimentation ou de la recherche ?

Je trouve que ça tourne un peu en rond, qu'il y a besoin d'un nouveau souffle. Le meilleur disque de Public Enemy est celui de 1989, « Fear of a Black Planet » qui est très intéressant du point de vue du travail. Son of Bazer... Le rap étant devenu très commercial cela m'intéresse beaucoup moins. Le label Infiné, basé à Montreuil, fait des choses intéressantes, avec Agoria et le pianiste espagnol Francesco Tristano... Montreuil, c'est le centre du monde (rires...) ! Concernant la musique électronique, je vois que les logiciels permettent des choses vraiment extraordinaires, mais la difficulté réside dans le fait de savoir quelle est la part de la production. Je pense que l'on va revenir à quelque chose de plus acoustique, car c'est devenu tellement facile de faire des beats aujourd'hui. Par exemple, une des raisons du succès de l'affrobeat aujourd'hui se trouve dans le live et la puissance des instruments. Il y a eu récemment une discussion lorsque j'ai produit le disque de Khaled : moi je lui proposais de travailler sans boîte à rythme, sans "click". Au début, il ne voulait pas et puis après il a compris et le résultat est plus vivant. Lorsque l'on utilise le "click" c'est ultra efficace et je ne critique pas car j'en ai utilisé plein mais j'en ai marre. Il n'y a plus de sensation de risque, alors que la sensation de vertige est agréable comme pour une performance sportive. On vit un truc, un instant unique.

Martin avec Amina





TEST MIXER VIDÉO VIXID VJX 16-4

DANS L'UNIVERS PAS ENCORE RÉELLEMENT ÉTABLI DU MIX VIDÉO LIVE, QUELQUES SOLUTIONS SOFTWARE EXISTENT. LA SOCIÉTÉ VIXID A COMBLÉ UN PREMIER VIDE EN PROPOSANT UN MIXER DESTINÉ AUX VJS ET AUX PROFESSIONNELS DE LA VIDÉO. NOUS AVONS TESTÉ POUR VOUS LE VJX 16-4, UN PRODUIT 100% FABRIQUÉ ET CONCU EN FRANCE. EN QUOI CETTE SOLUTION HARDWARE EST-ELLE RÉELLEMENT INNOVANTE ?

Prise en main

À première vue, la console est très complète. Elle se compose de seize pads façon Mpc, quatre faders, un crossfader et un accès rapide aux principales fonctions. L'écran LCD de couleur bleu affiche les menus et sous menus, manipulables par le biais de plusieurs boutons, le trackball et la molette de réglage. Dans le cadre du mixage et du Vjing, on recherche le moyen de mélanger efficacement et artistiquement plusieurs sources. Pour cela on fait appel à plusieurs types de lecteurs tels que média players, laptops, lecteurs DVD ou magnétos DV... Ces lecteurs vont diffuser les images et le rendu final dépendra directement de la qualité initiale des sources. On retrouve donc sur la console, plusieurs entrées/sorties analogiques composites ou S/vidéo, mais pas encore d'entrées HDMI ou SDI. Le principal format pour les Vjs reste donc l'analogique.

Pour mixer les sources, la VJX 16-4 permet de modifier le gain et le mode de fusion (bouton Blend) en entrée sur chacune des quatre voies de mélange et, fidèle à l'univers du mix, elle dispose de quatre faders et d'un crossfader qui permettent de régler l'opacité et la transition des images. N'importe qui ayant l'expérience des tables de mixage peut s'y retrouver.

Pour organiser les couches (Layer), on utilise la matrice à seize pads qui permet d'en changer facilement l'ordre. Ces quatre couches ABCD permettent de superposer un texte, un logo ou le nom du Dj, un fond animé ou encore des images de jeux vidéos.

Concernant les sorties, il y a deux masters pour envoyer le mix vers un vidéo projecteur ou un écran LCD et une preview pour contrôler le signal (sous menu : pré ou post FX) sur un moniteur.

Voilà pour la prise en main de l'appareil. Intéressons nous maintenant à la partie centrale de la console : les fonctions de traitement vidéo et la synchronisation à la musique.

Synchronisation et contrôle

La synchronisation se fait via l'entrée stéréo analogique située à l'arrière. Elle permet de relier, grâce à la touche Link, le signal audio à diverses fonctions de la console. On peut par exemple faire zoomer l'image ou encore faire flasher l'image au rythme de la musique. Cette capacité de liaison des paramètres entre eux est un des atouts majeurs de la VJX 16-4. Avec des réglages précis, cette fonction autorise des animations d'images très dynamiques, appuyant considérablement l'interaction entre le son et l'image.

En connectant une surface de contrôle MIDI, vous pouvez envoyer des messages de commande pour faire réagir la machine. En live, ajoutez des boutons supplémentaires à votre mixeur, pour commander directement les paramètres internes du VJX 16-4.

En studio, enregistrez vos transitions et effets sur une piste MIDI pour les relire ensuite en synchro avec les pistes audio de votre séquenceur. À noter que Vixid nous a confié qu'une interface de pilotage sur iPhone, solutionnant les tests et réglages à distance de la régie, devrait prochainement voir le jour.

Traitement vidéo

Au-delà des outils de mixage et de synchronisation, une grande variété d'outils de traitement vidéo sont également au rendez-vous. Le constructeur a divisé le traitement en trois parties distinctes : Effects, Keyer et Color.

> Effects : un ralenti image par image (SlowMotion, Freeze), des outils de recadrage (Scroll, Crop), des effets de symétrie (Mirror, Mozaic, Flip) et même un effet Blow pour créer des traînées sur les mouvements. On peut modifier l'opacité de ces zones d'effets grâce à la fonction Background Alpha et ainsi mieux intégrer les images entre elles.

> Keyer : un des outils les plus efficaces à mon goût. Utilisé en type Chroma, le Keyer permet de faire des incrustations sur fond vert en temps réel. Fini le temps perdu devant un logiciel pour incruster un personnage dans un décor. Avec la VJX 16-4, vous filmez en direct votre sujet devant un mur de couleur et, grâce à la pipette (touche : Pick), vous précisez la couleur à supprimer, vous permettant ainsi d'incruster par exemple votre fond (coucher de soleil, foule en délire...). Le Luma Keyer est lui aussi très efficace, il permet d'intégrer facilement les images en modifiant les nuances de gris. Enfin, il est possible d'ajuster la tolérance et le contour des Keyer pour encore lisser le mélange des couches.

> Color : Cette fonction permet de corriger facilement la colorimétrie RVB, la luminosité, le contraste et la saturation pour étalonner les images. Ce qui m'a d'ailleurs tout de suite frappé lorsque j'ai pu voir cette console à l'œuvre, c'est le rendu des couleurs. On voit tout de suite ce qu'elle apporte aux images par son traitement : une dimension futuriste typique à Vixid qui transporte le spectateur directement dans l'imaginaire de l'artiste.



Conclusion

Quelles innovations la VJX 16-4 apporte-t-elle donc réellement ? La première est l'ergonomie inspirée des mixers audio avec faders et crossfaders. La seconde, la possibilité d'incruster en temps réel sur fond vert sans passer par un ordinateur. Et enfin le puissant outil de synchronisation son/image. À cela, on doit ajouter quelques bémols : pas de réelle innovation dans les effets vidéos, pas d'entrées numériques et un prix de vente de 3490 € qui n'est pas à la portée de toutes les bourses, mais qui se justifie par les multiples applications possibles : webcast, régie vidéo événementiel, home studio. En somme, une bien belle machine conçue par une équipe française dynamique qui a su être à l'écoute des vrais besoins des utilisateurs. Une marque à suivre, avec un premier produit qui fait déjà office de référence.

Réalisé avec le concours de Rudy (Visual Chewb)

DEPUIS "DEATH ON THE WAX" EN 2001, LE GROUPE RENNAIS X MAKEENA A PARCOURU BEAUCOUP DE CHEMIN. LE TEMPO DE LEUR MUSIQUE S'EST RALENTI ET TITRE DE LEUR TROISIÈME ALBUM "DERRIÈRE L'ŒIL" INDIQUERAIT QU'ILS PEAUFINENT LEURS ASPECT SCÉNIQUE POUR LE PLAISIR DE VOS YEUX. LE 25 SEPTEMBRE DÉBUTERA À L'ANTIPODE DE RENNES LEUR TOURNÉE QUI SERA L'OCCASION DE DÉCOUVRIR LEUR SOMBRE ET APOCALYPTIQUE SHOW AVEC DE NOUVEAUX COSTUMES ET UNE NOUVELLE SCÉNOGRAPHIE.

X MAKEENA

Depuis quand faites vous de la musique ensemble et pourquoi ce nom, X Makeena?

Le groupe a été formé en 2000 par Nico et Stef aux machines et à la basse, très vite rejoints par Vicking et Says au chant et Karlton à la danse / performance.

Le nom X Makeena vient de l'expression latine "Deus ex machina" qui signifie "dieu issu de la machine". Cette expression désigne un procédé de mise en scène qui fait intervenir un élément qui résout une situation désespérée. Cette expression nous a intéressés, non par pour l'aspect divin mais pour l'aspect théâtral ainsi que le côté "hors de la machine" en ne gardant que l'expression "Ex Machina".

Quel matériel utilisez-vous sur scène ?

Pour l'aspect musical, nous avons deux "stacks" (Stations musicales montées sur roulettes) Machines et Basses sur lesquelles on trouve des ordinateurs portables, tables de mix, claviers et effets. Ces stacks sont mobiles et nous permettent de nous déplacer sur scène au fil du concert pour faire varier l'espace scénique.

Pour l'aspect scénique, nous avons 4 praticables (mini- tables de 1m par 1m) qui sont mobiles et modulables grâce à différentes pièces de jonction. Cela nous permet de créer très rapidement des sortes de podiums pour le danseur, des tours, des écrans pour créer des jeux d'ombres, bref de pouvoir changer l'architecture scénique tout au long du show...

Notre éclairagiste amène aussi pas mal de lumières et une table de mix dans laquelle sont enregistrés les presets de nos morceaux. Cela nous permet de gagner du temps sur les réglages et d'avoir nos propres effets...

Pour les costumes, nous en avons une quinzaine, mais c'est évolutif, ils sont liés aux morceaux joués sur scène, donc, en fonction de la playlist et de la durée du concert, cela peut varier.



Quelles sont les nouveautés scéniques que découvrira le public lors de votre nouvelle tournée ?

Sans trop dévoiler le nouveau spectacle (on veut ménager la surprise!), on peut dire qu'il y aura encore plus de praticables qui contiendront un système d'éclairage original qu'on est en train de mettre au point en ce moment même... De nouveaux personnages et costumes bien sûr ainsi que des effets d'illusion...

Vous semblez privilégier la performance visuelle de vos lives davantage que celle de la pure performance musicale ?

C'est vrai, ce qu'on a eu envie de faire c'est ce qu'on aimerait voir un peu plus souvent sur les scènes de musiques actuelles... Proposer au public un univers sur scène, des images fortes, des personnages, sans que ce soit au détriment de la musique bien sûr!

Vous avez déjà joué dans plusieurs pays. Quel est votre souvenir le plus marquant ?

C'est dur à dire! Les Transmusicales à Pékin restent un souvenir très fort, c'était notre premier voyage en Asie, le service d'ordre était super impressionnant, il y avait un trou de 20 mètres entre la scène et les premiers rangs du public! mais ça s'est très bien passé!!! Notre tournée en Inde aussi, on a découvert une culture très différente de la nôtre et pourtant le courant est très bien passé lors des concerts!

Est-ce parce que vous désirez laisser une place à l'imaginaire, que vous ne travaillez pas avec un Vj?

C'est aussi pour se démarquer de nombreux lives électros où les musiciens sont très en retrait et où tout se passe sur l'écran... On voulait garder une communication avec le public et un côté Rock'n'roll... De manière plus pragmatique, on n'a plus de place dans le camion pour une personne supplémentaire! On n'est pas opposés à l'idée d'intégrer un jour de la vidéo dans le concert mais on préférerait un système avec des caméras pour mettre encore plus en valeur ce qui se passe sur scène...

Selon vous est ce l'image (vidéo, décors, etc) ou l'audio qui hypnotise le plus le public?

Cela dépend des gens, de leur sensibilité... à certains moments, ils peuvent se laisser aller à danser, à d'autres focaliser sur un aspect visuel... On n'y a pas vraiment réfléchi!

Ne pensez-vous pas que tout cet aspect scénique lié à la vidéo incite le public à se focaliser sur le show plutôt que de se libérer et danser?

Ce n'est pas un problème pour nous que le public focalise sur le show, au contraire! pour se libérer et danser, il y a des Djs! Et puis l'un n'empêche pas l'autre! On est plutôt contents quand on a un public attentif, il y aura toujours des acharnés aux premiers rangs qui dansent ou pogottent et des gens plus en retrait qui écoutent et regardent ce qui se passe, il en faut pour tous les goûts!

On connaît bien l'univers visuel du Hip-hop, alors que celui de la grande famille des musiques électro semble être beaucoup moins codifié. Pourquoi et qu'en pensez-vous?

Vaste question... Peut-être déjà parce qu'il y a beaucoup de styles différents dans l'électro...

Il y a quand même des codes, mais dans chaque style... De la House à la Hardtek, il y a de grandes différences de visuels d'albums, de flyers, de looks vestimentaires... Et c'est tant mieux

Pensez-vous que les Vjs et Djs ne feront qu'un dans le futur ?

Peut-être que la technologie va permettre certains rapprochements, c'est déjà le cas avec les platines DVD scratchables et les logiciels de Vj synchronisables avec la musique... Maintenant c'est quand même deux approches artistiques différentes et c'est peut être pas plus mal quand un Dj se concentre sur sa musique et un Vj sur ses images, en plus ça crée une émulation... Maintenant il y a quelques touche-à-tout qui réussiront très bien les deux!



Revenons à votre disque. Vous affirmez garder une autonomie de travail et de création, et pour ces raisons vous avez décidé de ne pas mettre votre disque dans le circuit de la grande distribution. Pourquoi ?

Depuis quelques années, les ventes de disques en magasin ne cessent de chuter. Les magasins indépendants, dans lesquels nous étions plus présents ferment les uns après les autres... C'est pourquoi nous avons décidé de nous passer de distributeur et de vendre nos disques en direct. En enlevant la marge que prennent les distributeurs, cela va nous permettre d'être libres de fixer un prix plus bas pour le public.

Pouvez-vous nous parler des ateliers MAO que vous animez lors de vos tournées ?

Cela faisait longtemps qu'on avait envie de partager plus qu'un concert avec le public. Lors de notre tournée en Inde et à la Réunion on a eu l'opportunité de proposer des ateliers d'initiation à la MAO.

C'était intéressant, notamment en Inde, de voir que les musiciens utilisaient les mêmes logiciels que nous mais n'avaient peut-être pas la même approche. C'est une expérience qui a été très enrichissante pour nous et nous souhaitons continuer à proposer des ateliers pour le public... Si nous avions eu accès à ce genre d'atelier quand nous avons débuté et que nous ne savions pas trop par où commencer, nous aurions gagné du temps!

Sur le cinquième morceau de votre album apparaissent des scratches de Robert le Magnifique. Pourquoi ne pas en avoir intégré d'avantage?

Robert le Magnifique avait déjà fait un featurig sur le disque précédent... Si nous n'en avons pas intégré davantage c'est parce que tous les morceaux ne s'y prêtaient pas. Nous voulions des instrus plutôt épurées pour les chanteurs.

Un dernier mot ?

La sortie du disque et la présentation du nouveau show, c'est le 25 septembre prochain à l'Antipode à Rennes, avec Robert Le Magnifique, Shrink Orchestra, V-drips et plusieurs invités de toute classe !!! Ensuite vers le 15 octobre à Paris...

**“..pour se libérer
et danser, il y a
des Djs”**

SEPT ANS APRES « ARRHYTHMIA », ANTI-POP CONSORTIUM REVIENT AU GRAND COMPLET AVEC UN NOUVEL ALBUM STUDIO EN SEPTEMBRE, UNE TOURNEE MONDIALE ET DE NOMBREUX AUTRES PROJETS... ENTRETIEN EXCLUSIF PAR MAIL AVEC BEANS ET EARL BLAZE EN ATTENDANT LEUR PASSAGE EN FRANCE AU MOIS DE NOVEMBRE.



ANTI POP CONSORTIUM

Beaucoup de gens attendent votre retour avec impatience. Est-ce que vous ressentez de la pression avant la sortie de l'album ?

Beans : Seulement celle que nous nous mettons nous même...

Il y a une grande diversité au niveau des beats et de la production sur ce nouvel album. On y trouve à la fois les morceaux les plus accessibles et les plus expérimentaux de votre carrière. Vous voulez surprendre l'auditeur ?

B : Nous avons essayé de trouver un équilibre entre ces deux extrêmes et je pense que nous y sommes parvenus. Il fallait également combiner ce que chacun a tiré de ses expériences solos pour parvenir à un ensemble qui soit cohérent. Je pense que le niveau de maturité que nous avons atteint en tant qu'hommes joue un rôle important dans la confiance qui ressort de l'album et fait que notre son paraît plus solide en tant que groupe.

Vous avez réussi à trouver un bon équilibre entre l'entertainment et des choses plus profondes ?

B : Oui, je pense qu'on a réussi.

Earl Blaze : Anti-Pop est resté fidèle à ce qu'on s'est toujours efforcé de faire : se développer, grandir et ajouter autant d'aspects que possible à notre vision de la musique. A la fin de la journée, l'auditeur est seul juge...

Vous avez tous travaillé sur des projets solos. Est-ce que cela change la façon dont vous travaillez en tant que groupe ?

B : On a fait l'album de la même façon que d'habitude. Quelqu'un arrive avec une instru, la fait écouter aux autres et celui qui commence à rapper le premier et le premier sur le morceau... Ensuite Earl Blaze reprend le tout et le mixe. La majorité des instrumentaux de l'album sont l'œuvre de High Priest, puis M. Sayyid. J'en ai fait une, Earl Blaze a bossé en tandem avec les autres et en a produit également quelques uns. Ensuite il mixe le tout, rajoute sa patte jusqu'à ce que l'album soit fini.

A ma connaissance, c'est une des premières fois qu'il y a un invité sur l'un de vos albums. Comment avez-vous rencontré Roots Manuva ? Et est-ce que ce n'est pas compliqué pour un artiste de s'intégrer à votre univers ?

B : En fait, ce n'est pas tout à fait vrai. Sur « Tragic Epilogue », on avait Pharos Monch sur « What Am I » et Aceyalone sur « Heatrayz ». On est sur le même label que Roots Manuva et on lui a demandé. Il est venu à un concert qu'on a fait à Londres, on l'a rencontré et il a accepté. La chanson en question nécessitait un invité Londonien.

EB : On a aussi eu Apani B-Fly et Lifelong sur « Tragic Epilogue ». Apani était aussi déjà sur « Shopping Carts Crashing ». Le son d'Anti-Pop ne se distingue pas uniquement par la musique mais par la nature des lyrics et des personnes qui les écrivent. Notre univers a de multiples facettes. Un morceau ne marche que si le rappeur amène quelque chose au morceau. C'est pour la même raison que sur certains morceaux il n'y a que Sayyid, Priest ou Beans en solo.

Il y a une grosse diversité de sons sur l'album. En live vous pensez jouer uniquement avec les machines ou vous aimeriez ajouter des musiciens ?

B : On ne sample pas. On joue et on enregistre tout ce qu'on entend sur le disque. On travaille également avec des musiciens live s'il y a des choses qu'on ne peut pas jouer nous même. En live on combinera tracks préenregistrées et improvisation.

Vous pensez que la musique et les mots ont plus d'impact que l'image ?

B : Cela dépend de l'artiste. Certains sont seulement une extension de leur image.

EB : La stimulation visuelle semble avoir plus d'impact maintenant que dans le passé. Quelquefois, l'image d'un artiste peut te pousser à t'intéresser à sa musique. Mais si la musique ne sonne pas bien, l'artiste ferait mieux de rester invisible.

Pouvez-vous expliquer le concept de « Fluorescent Black » ?

B : Ça vient d'une phrase d'un des morceaux de l'album.

En tant qu'américains, est-ce que Barack Obama a changé votre façon de voir la politique ?

B : Pourquoi pas ? Place à l'optimisme !!!

EB : La politique et le racisme aux Etats-Unis seront un peu plus exposés qu'avant. Je préfère ça que de se cacher derrière de fausses intentions. C'est déjà un changement bienvenu d'avoir quelqu'un qui utilise son cerveau dans le bureau oval.

Vos prochains projets ?

B : APC va faire une tournée et continuer à enregistrer. L'enregistrement du prochain album d'Airborn Audio est bientôt fini. Mon prochain disque solo s'appelle « End it All ». Priest et moi avons deux side projects. On a un autre groupe ensemble qui s'appelle Animal Crue-T et on va faire un nouveau disque avec Matthew Shipp.

EB : Mon prochain projet sera « Drama Class presents : Hip-hop Appreciation » en téléchargement gratuit avec Mr Live et quelques uns des voix invitées sur le nouveau Anti-Pop (Davis Nelson, LaSonya Gunter et Celina Gray). Je vais également mixer le nouveau projet de Dolphin & Woodofe ainsi qu'un projet sur lequel je travaille avec Priest et qui s'appelle Pyramid Skeme. On a de la musique qui arrive. Stay tuned kids...

À QUI POUVIONS NOUS PROPOSER LA RUBRIQUE RARE WAX À L'OCCASION DE CE NUMÉRO SPÉCIAL IMAGE VS AUDIO? À AURELIO, LE CHINEUR LE PLUS ASSIDU DE L'EQUIPE. ARRÊT SUR IMAGE EN MODE RARE GROOVE.

BANDES ORIGINALES DE FILMS

1 MELVIN VAN PEEBLES "Don't play us cheap" 2Lp Promo copy (1972 - Stax Rec.)

Ceux qui connaissent le mouvement de la Blaxploitation savent que Melvin Van Peebles est à l'origine de bandes originales qui ont marqué de façon durable la black music et en particulier le Hip-Hop. En 1971, il réalise le film « Sweet sweet badassss song ». Il compose également la B.O. où funk, jazz, psychédéisme, proto-rap, et gospel s'entrechoquent délicieusement au service du groove. Après un court séjour à New York, le cinéaste afro-américain Melvin Van Peebles rentre à Paris et écrit le script de « Don't play us Cheap ». Cette comédie de Broadway de 1972 sera par la suite adaptée pour le public français avant de devenir un film en 1973. Ce disque est tout simplement un pur condensé des racines de la musique afro-américaine, c'est à dire du blues, du jazz et de la soul. Parmi les morceaux instrumentaux, on retiendra l'excellent "Washington Things". Côte : 60 euro.

2 PIERO UMILIANI "10 bianchi uccisi da un piccolo indiano" 2Lp (1974 Cometa Edizioni)

Lorsque l'on parle du compositeur Umiliani, on a malheureusement tendance à l'associer à la musique lounge. Connue pour avoir composé plus de 150 B.O.F. dont les incontournables "Svezia, inferno e paradiso" et le titre Mahna Mahna chanté par un certain Alessandroni, "La ragazza dalla pelle di luna"... Il est ici question d'une jeune indienne qui souhaite venger la destruction de son village par des hommes blancs. La musique, mélancolique, sombre, s'inspire très bien de la thématique de la vengeance, illustrée parfaitement dans le titre "Blood river". J'affectionne particulièrement ce disque car il m'a été donné en main propre par l'ingénieur du son qui a enregistré la B.O. Édition limitée à 1000 exemplaires. Côte : environ 50 euros.

3 QUINCY JONES "The lost Man" Lp (1970 Universal City Records)

Le célèbre producteur américain Quincy Jones, à l'origine d'innombrables succès, a beaucoup travaillé pour la télévision (Ironsides, Bill Cosby Show...) et le cinéma (The Italian Job, Dollars, They call me Mister Tibbs...). Voici une de ses bandes originales parmi les plus intéressantes. Sydney Poitier, premier noir à remporter l'Oscar du meilleur acteur, était alors encore lié à l'image de "Guess who's coming to dinner". Un disque très riche avec plusieurs morceaux instrumentaux dont l'excellent "Up against the wall" et "Main Squeeze" qui devraient faire plaisir aux beatmakers. Sample entre autre par Gang Starr, Das Efx, Lord Finesse, Biz Markie... Côte : environ 30 euros.

4 BRUNO NICOLAI "L'arma meravigliosa" 2Lp (1974 King Universal)

Compositeur, chef d'orchestre et éditeur musical italien très actif durant les années 60 et 70, Nicolai est à l'origine de nombreuses B.O. de Trintignant, Jesus Franco, Rustichelli, Bacalov, Rota, Morricone. Il signe ici la musique de ce documentaire de Emilio Marsili, dont le sous-titre "L'infanterie à travers les siècles" est plus évocateur. Nicolai a adapté certains thèmes traditionnels tel que "Ta-pum", "Giomata del soldato" et "Ai preta la bieie stele". Vous trouverez dans ce disque quelques thèmes dramatiques très intéressants, pour agrémenter de façon plus orchestrale vos "drama kits". Ce double vinyle, souvent méconnu, contient aussi le morceau "Al poligono", exemple type de la richesse de la tradition italienne dans la musique de film: mélodie, rythmique et très belles voix. Côte : environ 100 euros.

5 RITZ ORTOLANI "Nino Oliviero" Lp (1963 Cam/UAS)

Mondo Cane (juron en italien) est un film documentaire italien sorti en 1962. Réalisé par Paolo Cavara, Gualtiero Jacopetti et Franco Prosperi, ce film consiste en une suite de petits documentaires sur les différentes pratiques culturelles à travers le monde dans le but de choquer ou de surprendre l'audience occidentale: on retiendra une scène particulièrement forte dans laquelle des pêcheurs mutilés se vengent des squales en les gavant d'oursins... Nommé pour la Palme d'or à Cannes, il a inspiré de nombreuses imitations et a donné naissance à un nouveau genre cinématographique, le mondo.. Le thème principal du film, "More", écrit par Ritz Ortolani et Nino Oliviero, fut nommé pour l'Oscar de la meilleure chanson originale en 1964. Côte : environ 30 euros.





Joakim / Milky Ways

Après une tournée live avec son groupe The Disco consécutive à son deuxième album « Monsters and Silly Songs » et une compilation de remixes sortie l'année dernière, Joakim confirme avec ce troisième album qu'il est bien l'un des artistes français les plus atypiques de ces dernières années. Capable de s'attaquer aussi bien au rock bruitiste qu'à la pop sans jamais se départir de son sens de la production et du beat qui fait mouche, le boss du label Tigersushi (à qui l'on doit la sortie récente de l'excellent album de Krikor) nous offre avec « Milky Ways » un condensé de son savoir faire. Quiconque a vu Joakim & the Disco en live sait ce que ce mélange d'influences krautrock, post punk et électro, dont « Fly Like An Apple », « King Kong is Dead » ou « Travel in Vain » sont les parfaits exemples, peut avoir d'hypnotique. Mais ce qui distingue « Milky Ways » de ses précédentes, c'est l'omniprésence des mélodies et du chant qui, du superbe « Glossy Papers » au hit en puissance « Spiders » en passant par « Fly Like An Apple » ou « Love & Romance & A Special Person », rendent plus accessible une musique pourtant toujours aussi exigeante. Sans aucun doute un des albums les plus marquants de cette année.

V.A. / 1970's Algerian Proto-Rai Underground

Si la simple mention du terme *raï* vous fait fuir et ne vous évoque que Khaled ou Faudel, cette compilation sortie au début de l'été chez Sublime Frequencies est faite pour vous. Le label américain, déjà responsable de la sortie des disques de Omar Souleyman, a, comme l'indique le titre de la compilation, rassemblé des titres obscurs de musiciens algériens. Tous enregistrés dans les années 70, ces perles révèlent une face méconnue de cette musique avec des rythmiques syncopées et répétitives flirtant avec la transe, relevées par des lignes de basse proches du funk et agrémentées de cuivres que l'on jurerait tout droit sortis de classiques du jazz éthiopien. Difficile de citer un morceau en particulier tant la sélection est homogène, aussi bien au niveau du son que de la qualité des morceaux. Une curiosité à ne pas rater.

Jahdan Blakkamoore / Buzzrock Warrior

Produit par Matt Shadetek et DJ/Rupture, le premier album de ce chanteur new-yorkais habitué des collaborations (DJ Premier, Dead Prez, Diplo et Switch sur leur récent « Major Lazer »...) est une curiosité à de nombreux titres. Largement inspiré par le dubstep, ce qui, compte tenu du caractère foncièrement britannique de cette musique, interpelle déjà pour un artiste américain, Jahdan Blakkamoore invite de nombreux invités et producteurs en sus des deux précédemment cités : Modjessektor, Jammer ou Maga Bo pour ce qui est de la production, le Mc grime londonien Durty Goodz ou 77Klash en guests vocaux. L'alliance des influences reggae roots de Jahdan Blakkamoore et des beats futuristes de Shadetek et consorts donne des résultats inattendus. Le superbe « Come with Me » ou « The General » laissent présager ce que gagneraient les producteurs dubstep, musique encore essentiellement instrumentale, à collaborer un peu plus souvent avec des chanteurs ou des MC's. « Broken in Brooklyn » flirte avec le r'n'b. « She said » s'appuie sur un beat quasi garage. Une diversité qui fait de cet album à sortir chez Gold Dust l'une des très bonnes surprises de la rentrée.

Sweetback / The Lost & Found Republic

Sweetback est la réunion de trois musiciens angevins déjà remarqués dans des groupes comme Lo'Jo ou Zenzile. Si leur format est jazz (contrebasse, batterie, saxophone), leur musique, même si elle se revendique de Coltrane, flirte avec le rock, notamment par sa rythmique et son urgence. Le communiqué de presse mentionne Morphine et il est vrai que Sweetback partage avec le défunt (et sous estimé) trio de Cambridge une volonté de ne garder de la musique que l'essentiel. Un rythme, une ligne de basse, le tout hanté par un saxophone free. Une musique exigeante, minimaliste, mystérieuse, inclassable qui n'a pas réellement d'équivalent ou de parenté en France si ce n'est, de manière un peu artificielle, par son aspect répétitif, le recours à la reverb et le background musical de ses auteurs, avec une certaine partie de la scène dub française.

Etienne Jaumet / Night Music

Saxophoniste chez The Married Monk, moitié de Zombie Zombie, Etienne Jaumet écume la scène musicale parisienne depuis de nombreuses années. Son premier album solo, essentiellement composé grâce aux machines et synthés analogiques qui ont fait sa réputation, est produit par Carl Craig le pape de la techno de Détroit. Pas un hasard lorsque l'on entend les vingt minutes du morceau d'ouverture et sa rythmique martiale toute droite sortie des ateliers de Motor City. Accompagné d'Emmanuelle Parrenin à la harpe et au chant, Etienne Jaumet y condense toutes ses influences, de Tangerine Dream à Sun Ra en passant par le minimalisme de Terry Riley pour un long trip halluciné et intemporel. Conçu comme un album à l'ancienne dont « For Falling Asleep » serait la première face, la suite de l'album voit se succéder des morceaux aux formats plus classiques pour un résultat tout aussi déroutant. Malgré l'apparente simplicité de moyens, les compositions, enregistrées en une seule prise, semblent embrasser tout le spectre des musiques psychédélices et déviantes des 70's et 80's dans leur versant le plus sombre tout en restant d'une modernité et d'une actualité indéniable.

Vladislav Delay / Tummmaa

Sasu Ripatti est un musicien finlandais qui, outre Vladislav Delay, officie sous divers pseudonymes (Luomo, AGF/Delay, Uusitalo...). Il officie également à la batterie au sein du Moritz Von Oswald Trio dont le dernier album est sorti récemment sur le label Honest Jons. « Tummmaa » (sombre en finnois), qui sort sur le label anglais Leaf, est composé de plages longues, flirant la plupart du temps avec les dix minutes qui explorent la face la plus jazz de sa musique. Composé en collaboration avec Craig Armstrong (Massive Attack, Björk, etc...) au piano et le multi-instrumentiste argentin Lucio Capece à la clarinette et au saxophone, cet album est l'occasion pour son auteur d'inclure des sons plus organiques à sa musique, notamment en ce qui concerne les batteries et percussions. Une musique tout de même essentiellement électronique mais quasi improvisée, assez éloignée de « Convivial », son dernier album signé Luomo. Un retour aux sources (il est batteur de jazz de formation) qui rappelle dans la démarche (en beaucoup moins funky) celui de Jimi Tenor, autre finlandais multiscène.

Mayer Hawthorne / A Strange Arrangement

Nouvelle signature du label Stones Throw, Mayer Hawthorne est obsédé par la soul de la deuxième moitié des années soixante. À tel point que la légende veut que Peanut Butter Wolf, boss dudit label, ait pensé qu'il s'agissait de réédits de morceaux d'époque la première fois qu'il a entendu ses démos. Dès la première écoute, le doute n'est pas permis. Mayer Hawthorne est fin de Curtis Mayfield ou Smokey Robinson et ne le cache pas. Son album est de bout en bout, et de façon assumée, un hommage à cette musique. Et si certains reprocheront à « A Strange Arrangement » de ne rien inventer, de n'être qu'une pâle copie de chefs d'œuvres originaux, cela n'empêchera pas les fans de soul d'apprécier cette musique qui, si l'on fait abstraction du fait qu'elle a été composée par un gamin blanc en 2009, n'en reste pas moins qualitativement comparable à de nombreuses sorties de l'époque. Comme le dit Mayer Hawthorne lui-même « It's old but it's new ».

Anti-Pop Consortium / Fluorescent Black

Après sept ans d'absence et compte tenu de l'influence du groupe sur toute la scène hip-hop underground de la fin des années 90, le grand retour en studio d'Anti-Pop Consortium était forcément attendu. Trop peut-être ? Les disques solos de Beans comme ceux d'Airborn Audio avaient en leurs temps causé quelques déceptions. Et entre le hip-hop mainstream qui a depuis longtemps intégré l'influence de la musique électronique et l'apparition de nombreux sous-genres, du grime à la baltimore, on pouvait légitimement se demander ce qu'Anti-Pop Consortium était encore susceptible d'apporter à un genre musical qui a déjà subi autant de mutations. La réponse vient dès les premières notes du disque. « Lay Me Down » et son riff de guitare donnent le la. Les flows reconnaissables entres mille de Beans, High Priest et M. Sayyid peuvent s'appuyer sur des beats toujours aussi efficaces. La variété des instrumentaux (produits essentiellement par High Priest et M. Sayyid avec les participations de Beans et Earl Blaze) et la diversité d'ambiances tout au long de l'album est impressionnante. Et si, douze ans après leur début, la musique d'Anti-Pop n'est objectivement plus aussi novatrice qu'elle a pu l'être, le groupe confirme tout simplement qu'il est une valeur sûre du hip-hop actuel. Un signe de maturité ?

The Phenomenal Handclap Band

Ce collectif fondé par Daniel Collás et Sean Marquand, deux Dj's new-yorkais lassés de passer la musique des autres, sort un premier album qui a tout, à première vue, de l'auberge espagnole. Revendiquant l'influence du rock progressif, du disco, de l'électro et d'à peu près tous les styles musicaux apparus ces quarante dernières années, les huit musiciens formant le noyau dur du groupe se sont entourés d'invités aussi différents que Aurelio Valle (Calla), Jaleel Bunton (TV on the Radio), Bart Davenport ou Jon Spencer. Difficile, à partir de ces seules informations, de savoir à quoi s'attendre à la première écoute. Et l'on n'est pas beaucoup plus avancé par la suite. Si les influences rock 70's sont évidentes, The Phenomenal Handclap Band s'appuie sur un groove funk (« The Journey to Serra Da Estrela ») ou soul (« Baby »), tente une incursion dans le hip-hop version Tom Tom Club (« 15 to 20 »), fait régulièrement appel à l'électro et parseme le tout de mélodies sous influences tropicalistes. Tout et n'importe quoi en somme. Mais avec suffisamment de talent, de soin apporté à la production et d'amour de la pop au sens large pour contenter même le plus difficile des auditeurs.

Joe Chambers / New World

Batteur et pianiste, jouant du vibraphone à l'occasion, Joe Chambers a côtoyé les plus grands : Wayne Shorter, Max Roach, Charles Mingus, Archie Shepp... Il a participé à de nombreux enregistrements pour Blue Note dans la période la plus funky du label. « New World », qui date de 1976, est réédité pour la première fois en CD cette année par le label Porter. Centré sur le jeu de batterie de son auteur, cet enregistrement alterne purs morceaux jazz funk et moments plus contemplatifs. Le Fender Rhodes de Eddy Martinez et la guitare électrique de Paul Mteke placent cet album dans la lignée des Miles Davis électrique, de « On the Corner » à « Big Fun », « Blow Up », reprise de Herbie Hancock confirme cette parenté. Rien de révolutionnaire en somme, mais le plaisir de découvrir encore des enregistrements rares ou inédits de cette époque bénie reste intact.



Andy Bandy / Sick Breaks

Andy Bandy enchaîne les collaborations avec Dj Diess. Cette sortie est un concept (toujours sur la thématique des freaks et autres horreurs), du packaging au contenu. En effet ce vinyle est vendu dans une pochette plastique, opaque, noire. Une fois cette dernière ouverte il vous offre un sac au cas où l'envie de vomir vous viendrait à la vue de nombreuses photos de maladies de peau rares et extrêmes. Le contenu sonore est tout aussi sombre avec des sonorités électro dark. Le tout calé à 133.33 BPM afin que les instrumentaux puissent être joués en 33 ou 45 tours. La face A termine en mode métal avec cinq thèmes brillamment boudés à l'infini sur quatre temps. Le début de la Face B propose encore divers sons issus du rock, puis suivent des patterns, des skiproofs (plus classique pour les adeptes du scratch), pour finir encore avec des excellentes boucles de guitare et ou basse bien trash. Un breakbeat complet, incluant également le concept « just one mark technology », qui ne donnera en aucun cas de l'eczéma mais plutôt des crampes aux manipulateurs de wax addicts de scratch. www.myspace.com/bandytizm.

V.A. / Sensacional Soul

Durant la seconde moitié des années 60, la plupart des groupes ont saisi l'explosion de la soul comme une opportunité pour proposer des sonorités différentes, leur permettant ainsi d'atteindre le dancefloor. En Espagne, la plupart des groupes, après avoir imité les Shadows et les Beatles, décidèrent de profiter du mouvement psychédélique et de la soul pour se rénover. Mais les radios, les compagnies discographiques ainsi que le public n'étaient pas encore «prêts».

Malgré ces obstacles, grâce aux succès des artistes de Tamla Motown et d'Atlantic, le succès de la soul fut très rapide, devenant un genre très en vogue sous la dictature de Franco. Pour ce deuxième volume, le label Vampisoul propose une palette d'artistes qui ont pris des risques, avec des morceaux freak beat soul, psyché pop. Parmi les groupes sélectionnés, on peut retenir les Los Bravos avec leur titre rocksteady "Rudy's in Love", les Los Kifers et leur énergique "El Sol Es Una Droga", Gino et les arrangements inspirés de ceux de Whitfield (Temptations) sur "La vida es un juego de azar" et Los Gatos Negros sur "Hey Bunny, Bunny", où l'on note l'importance des cuivres. 32 titres sur double vinyle en édition limitée.

Breakestra / Dusk till Dawn

4 ans que nous n'avions pas tenu entre nos doigts enfiévrés un album de ce collectif westcoast. Et ça valait la peine d'attendre. Si Dusk Till Dawn est un hommage à Dj Dusk, figure emblématique de la scène Hip Hop/Funk mondiale, décédé en 2007 (RIP), cet album n'en reste pas moins un digne échantillon de la joaillerie pratiquée avec amour par ce collectif de djs musiciens, fervents pratiquants du sample joué en live. Car en effet, rien mieux qu'un concert de Breakestra ne saurait vous introniser à leur univers musical; et nous ne saurions prescrire à nos lecteurs en manque de groove, de funk, de break, autre chose que le concert à venir à La Maroquinerie ce 25 octobre 2009. On y retrouve une voix connue des B-Boys de la planète, Chali 2Na de Jurassic 5, qui avait déjà participé aux précédents opus; mais aussi de nouvelles têtes comme Afrodyete, sur Come on over, titre qui rappelle l'âge d'or des JB's. Certains morceaux raviront les amateurs de soul music. Bref, un Lp à se procurer, sur Strut Records.

Dub Plate style / Delroy Wilson remixed by Prince Jammy 1978.

Delroy Wilson fait partie des plus grandes voix soul de la Jamaïque. Il commence à enregistrer au début des années 60 et n'a pas arrêté de chanter jusqu'en 1995, année de sa disparition. A l'instar des nombreuses rééditions, il s'agit ici d'un album sorti en 1978 sur un label anglais: le disque ne vendra pas beaucoup avant de disparaître des rayons des disquaires, devenant ainsi très vite un objet de culte. La plupart des chansons sont disponibles sur diverses compilations, mais l'importance de ce document se trouve dans le mix réalisé par King Jammy (au début de sa carrière) dans le studio du mythique King Tubby: les dubs étant conçus pour une audience proche de la culture des Sound Systems, les mix étaient différents. On retrouve ainsi la douceur de la voix de Delroy Wilson, dans un contexte musical plus épuré, réduit aux éléments essentiels: le mix qui en résulte est ainsi plus brut certes, mais beaucoup plus profond! Penchez-vous sur les versions de "I'm still waiting", "A bright and sunny day", "Living on the foot steps of another man". L'énorme témoignage de la créativité et de la vitalité de la musique jamaïcaine. Disponible en deux vinyles.

Thérapie Sonore Vol.1 / "Juste un homme"

Voici un excellent deux titres de rap français qui déborde de positivité. «Thérapie Sonore Vol.1» est la combinaison du rappeur Ace Messa, qui désire offrir un rap sans étiquette, et de Lasko, beatmaker également rappeur. Sans vouloir étiqueter leur musique nous ne pouvons nous empêcher de citer les influences des rappeurs Fabe ou des Sages Poètes pour les flows et l'écriture. Pour les instrumentaux, Lasko est un beatmaker qui, tel Dj Premier, sait chiner les bons samples de soul et de jazz. "Juste un homme", où apparaît Kc Fix, et "Je décompresse" prouvent une fois de plus que le message d'unité et de paix de l'époque glorieuse du hip-hop perdure toujours. Loin d'être une auto prod de plus, le concept de départ est de finaliser une trilogie de vinyle. Un projet où l'alchimie instru-rap est réussie et dont nous espérons qu'il ne soit pas éphémère. À suivre.

J.J.Band / The J.J.Band

Le label allemand Sonorama nous a habitué à des rééditions de qualité. Cette fois, il s'agit d'un album soul jazz enregistré en 1970 à Bruxelles. Après avoir vécu quelques années en Angleterre, les deux fondateurs portugais du groupe « Jess and James » sortent divers albums de soul pop à la fin des années 60. Le succès commercial va rapidement amener à des divergences artistiques entre les fondateurs et les musiciens du backing band. Ces derniers décident de s'orienter vers des sonorités soul jazz. La nouvelle formation «J.J. Band» peut vanter la présence de musiciens hors pairs tel que Ralph Benatar (sax et flûte), Douglas Lucas (trompette) et Francis Weyer (guitare) qui ont tous participé aux divers sorties de «El Chicles» et «Chakachas». Pressé en petites quantités au Canada et en Belgique, cet album est intéressant de part l'utilisation éclectique de la guitare. À l'exception de deux morceaux soul boogaloo sortis sur 45 tours en 1968, le reste de l'album varie entre des inspirations jazzy, prog funk, rock voir folk par moments.



GLAZART



CLUES • ZU • PRINCE PAUL & FREDDIE FOXXX • KREIDLER • RUBIN STEINER NEUE BAND • PITOM • WASHINGTON DEAD CATS • MICRONOLOGIE • SUBTITLE • RAMONEURS DE MENHIRS • DJ ZEBRA • THE CRAFTMEN CLUB • REZA • INTERLOPE • COMMIX • THE MOLLYS • GENERAL LEVY • KROMESTAR • TEAM GINA • SPECTRASOUL • CULTURAL WARRIORS • SPOR • KELEVRA

www.glazart.com

























POUR UN NUMÉRO DEDIE AU THÈME « IMAGE VS AUDIO », ON AURAIT PU SCRATCHER LA BANDE SON DE BARAKA QUE RON FRICK N'A NI JOUÉE NI COMPOSÉE ; TENTER DES BEAT- JUGGLINGS AVEC 2 DVDS DE « MAN WITH A MOVIE CAMERA. » ON AURAIT MÊME PU SOUTENIR QUE LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ANTHROPOLOGIE VISUELLE EST LA SOURCE D'IMAGES DE TOUT VJ QUI SE RESPECTE. ON AURAIT PU... SI KUTIMAN NE NOUS AVAIT PAS MARIE-TRINTIGNÉ LA TRONCHE A COUPS D'INNOVATIONS FOUTRAQUES ET VISUELLES.

Je sais ce que vous allez penser, vous, les puristes du pitch sur pétrole aplati : « Kutiman n'est ni un Dj, ni un Vj ». Si vous en êtes là, vous connaissez déjà le phénomène ou plutôt vous croyez connaître... En effet, nous ne parlerons pas de son premier Lp, sorti en 2007 sur Melting Pot, et qui avait fait couler de l'encre. Nous ne dirons rien sur ses études de piano, de guitare, sa maîtrise de l'anglais, ou sa découverte tardive des groupes de rock funk ou reggae avec lesquels nos parents nous berçaient.

L'idée de départ d'Ophir Kutiel, alias Kutiman, était toute simple. Jouer de la musique tout seul chez lui en se faisant accompagner par des musiciens trouvés sur Youtube. Plutôt devrait-on dire des vidéos de musiciens... Au final, il aura passé 2 mois à travailler sans relâche ces clips, aboutissant à ces 7 puzzles de sons et d'images.

C'est précisément ici que se trouve l'originalité de Kutiman. En retravaillant des vidéos de parfaits inconnus, d'un quatuor à cordes, d'un skater pré-pubère qui joue de la batterie, ou d'un quadra post hippie de l'harmonica et j'en passe..., en retravaillant ces vidéos comme un deejay travaille un sample, Kutiman est parvenu à composer au travers du remix, des morceaux à part entière d'une redoutable efficacité sur les dancefloors. Il y en a pour tout le monde: du rap, de la drum'n'bass, de la funk, etc... Comme dirait Jean-Jacques : « Si ! La musique est bonne ! Bonne, Bonne !... ». Mais ce serait trop facile de se contenter du plaisir de regarder ces puzzles d'images, où les musiciens adoptent des gestuelles robotisées par les couper-copier-coller en série. Même si, comme dirait Jean-Jacques...

En prenant les règles de la composition musicale, (qu'il connaît bien, soyez-en sûrs) et en les envoyant valser par la fenêtre de son imagination, Kutiman a réussi le tour de force de faire de la musique sans musique, sans instrument de musique, sans musiciens. Kutiman a fait ce que beaucoup de roqueurs ont essayé de faire en secouant leur tignasse douteuse sur leur ampli. Kutiman a fait de la musique par l'image. Et rien que de l'image... Où chaque son vient d'une image, où chaque image apporte un son... Ce ne sont pas là les seules règles qui se trouvent bousculées par le projet « Thru You ». Lawrence Lessig, fondateur et président du conseil d'administration de l'organisation Creative Commons, a commenté le projet de Kutiman en ces termes : « Si vous arrivez sur internet en étant convaincu que le vieux système de protection des droits d'auteurs fonctionnera parfaitement, ce projet, mieux que n'importe quel autre, vous forcera à admettre que vous avez besoin de nouvelles idées ».

Parce qu'en samplant des vidéos libres de droits, pour en faire des clips libres de droits, et que la musique diffusée soit si bonne, c'est l'édifice du copyright que Kutiman a ébranlé. Ça lui a d'ailleurs valu un million de visites dès la première semaine de diffusion, grâce au marketing viral bénévole de la communauté des internautes. La question reste donc posée de savoir si Kutiman est le meilleur Vj...

KUTIMAN



Vous êtes musicien de hip-hop ou de musique électronique ?
Vous habitez l'Ile de France ?
Vous voulez vous produire sur la scène du Printemps de Bourges ?
Votre candidature nous intéresse !

INSCRIVEZ VOUS

pour l'édition 2010 des Découvertes
du Printemps de Bourges et de la Fnac

DU 7 SEPTEMBRE AU 3 OCTOBRE 2009

www.reseau-printemps.com

LES DECOUVERTES ILE DE FRANCE DE L' ANNEE DERNIERE :

ELECTRO :

TAMBOUR BATTANT

www.myspace.com/tambourbattant



HIP-HOP :

ENIGMATIK

www.myspace.com/enigmatikugop



THA TRICKAZ

www.myspace.com/thatricksaz



contacts antennes Ile de France :

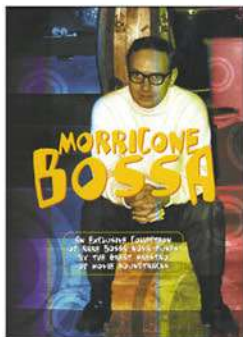
electro : neopopart@neopopart.fr / hip-hop : p.cadiot@lapechecafe.com

Soirée d'audition des formations préselectionnées :

Nouveau Casino : Hip-hop : Mardi 8 Décembre / Electro : Jeudi 17 Décembre
Printemps de Bourges du 13 au 18 avril 2010

Toutes les infos sur : www.reseau-printemps.com





Morricone Bossa

Le compositeur italien, connu du grand public pour les musiques des westerns du maître Sergio Leone, a signé les B.O. de plus de 546 films (entre cinéma et télévision). Les plus grands réalisateurs ont utilisé ses compositions pour illustrer leurs longs métrages : Pasolini, Argento, Bellocchio, Tornatore, Carpenter, Aldomovar, De Palma... Cet ouvrage met l'accent sur la production de Morricone inspirée par la Bossa Nova. Les affiches de films, accompagnées des pochettes de 45 tours et LPs, côtoient les clichés et les partitions des B.O. Un Cd de 19 titres, composés entre 1963 et 1981 complète un ouvrage qui permet de se replonger dans l'univers précieux de ces années toujours aussi fascinantes.

Auteurs / **D'Ubaldo & Baroni**
Editions / **Mediane**



GarageLand

Nicolas Ungemuth est l'une des grandes plumes de Rock and Folk. Contrairement à ce que pourraient croire certains, Garage Land n'est pas une création récente, mais une compilation de chroniques déjà publiées. Tous les mois, une page était consacrée à un groupe des sixties, couvrant ainsi de nombreux styles : garage, mod, freak, merseybeat, R&B, pop... L'auteur s'amuse à déterrer des groupes relativement moins connus comme les Kinks ou Small Faces & Pretty Things, pour expliquer leurs influences respectives sur des légendes tels que les Beatles, les Rolling Stones et The Who. Certaines critiques sont pour le moins expéditives, mais l'écriture est drôle et toujours incisive, à l'instar de Lester Bangs. Un livre intéressant de par son iconographie et sa charte graphique épurée. Un format presque identique à celui du 45 tours et un papier épais que l'on aime feuilleter. De nombreux trésors à découvrir parmi les 80 groupes recensés. Un seul regret : l'absence de groupes français, italiens...

Auteur / **Nicolas Ungemuth**
Editions / **Hoebeker**



Comics Vynils

Nous assistons depuis quelques années à un engouement éditorial sans précédent autour des pochettes de disques. Après Eros Vynils (chroniqué sur le site), il s'agit cette fois d'un livre qui revient sur les liens entre la bande dessinée et la musique. Christian Marmonier a choisi 400 pochettes parmi les plus représentatives de sa collection. L'éclectisme semble avoir primé sur les choix, souvent difficiles, en termes d'illustrations. Difficile d'établir un jugement sur une thématique aussi vaste. On retiendra certaines pochettes rock (l'illustration de Moebius pour un album de Jimi Hendrix), blues, jazz, ou psychédéliques. Les super héros tels que Superman, Batman (il manque le disque de l'orchestre de Sun Ra...), Spiderman ont eux aussi droit à un chapitre. Concernant l'aspect purement graphique, la mise en page des textes n'est pas très soignée. Mais à part ce détail, ce livre nous rappelle que rien ne vaut une illustration pour accompagner dignement un bon disque.

Auteur / **Christian Marmonier**
Editions / **Ereme**

WHO'S WHO ?? STAR WAX n°12 : Septembre, octobre, novembre 2009 • Édité par Compos-It : 120 rue Edouard Vaillant, 93100 Montreuil - France • Directeur de la publication : Juan Marcos Aubert • Rédacteur en chef : Julien Vuillet à redaction@starwaxmag.com • Directeur artistique : Julien Douek • Graphiste : Snik88 • Rédaction : Aurelio Levisandri, Nicolas Laborderie, Alex Kraus, Baptiste, Nico de Prolifik, Rodolphe et Rudy, Gilles Fournier, Julien Vuillet, Invisibil Journalist • Photographes : Mosquito Massala, Hilary Charlotte, Laurent Vilarem, Aberration Chromatique, P. Messina, Michel Gabriel Duffour... • Publicité et développement : Marcos Aubert. Tél : 00 33 (0)142 871 973 • Développement & partenariat Web : aurelio@starwaxmag.com • Ont participé : Inter-stice team, Julien de Street team, Franck Descollonges, Slown, Mr Djé, Ben (righton.fr), Yom, Bekir, Dj Dik, Dj Lezard, Nico, Brice. Illustration couverture (DR) : Marie-Laure Cruschi • Tirage : 15000 exemplaires • Imprimé en France : www.myspace.com/burpapiere - Imprimeur labellisé "Imprim'vert" • Star Wax magazine est un trimestriel gratuit diffusé nationalement : revendeurs de wax, clubs, bars, shops sono, école de Mao et Djs... • N° ISSN : 1967-2160 • www.starwaxmag.com

cream

BMX
CREAM
LIFESTYLE

worldwide bmx lifestyle magazine
Tous les 2 mois en kiosque

www.creamofbmx.com



fixé
Fixed Gear magazine

Le magazine de la culture internationale du Fixed Gear

www.fixemagazine.tv

EN OCTOBRE AU CITHEA NOVA DJS SETS & LIVES ACOUSTIQUES

SOUL # FUNK # AFROBEAT # BASS LINE #
LIQUID DN'B # DEEP HOUSE # ELECTRO #
HIP-HOP...

starwax
Party people

Jeudi 22 octobre
de 20h à 5h.

Live acoustique :
WEBBAFIED (Eow N-Y) &
PHONK ADDICTION.
+ PHONK SYCKE

Djs sets :
WHAT THE FUNK CREW.
WANER & LABORDERIE.
COSHMAR.
SEEP...

Open bar **Green** de 21h à 22h.

cithéa
nova

Tous les mardi concerts Soul-
Funk en entrée libre!!

Mercredi 14 Octobre :
Dj Ou-mar & The Clones / Dj
Dirty Mike & Stan. Gratuit
jusqu'à 23h00, puis 10€.

Jeudi 15 Octobre : Otis / Charlye
Si aka Uncle benz / Wallas Mc
de 23h à 5h, 5€.

Jeudi 29 Octobre :
21h concert Radek Azul Band
23h Djs Chris Thomas, Matt
Burri & Djwouky. Gratuit jusqu'à
23h puis 5€.

cithéa
nova

LE CITHEA NOVA : 112 - 114 rue Oberkampf - 75011 Paris.
www.citheanova.com M. Ménilmontant (L2) ou Parmentier (L3).